LE THEATRE

DE MONSIEUR

B A R O N,

TOME TROISIEME.

LE THEATRE

DE MONSIEUR

BARON,

AUGMENTÉ DE DEUX PIECES qui n'avoient point encore été imprimées, & de diverses Poësies du même Auteur.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LE JALOUX,

COMEDIE.

DAMIS, Ami de Moncac

LE MARQUIS, Amai
Comteſſe.

PASQUIN, Valet de Mc

JASMIN, Valet de Monc

BASQUE, Laquais du Frere

JULIE, Mere de Marian

MARIANE, Fille de Julie,
de Moncade.

LA COMTESSE, Ama
Moncade.

LEONOR, ſous le nom de C
Sœur de Moncade.

LE JALOUX,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *tenant un flambeau.*

MA foi, ſur l'eſcalier, on gele franchement,
ci, j'enragerai du moins plus chaudement.
ue de cuiſans chagrins en ſervant on eſſuie !
ontade ne vient point ! morbleu que je m'ennuie !

... ... jour presque toujours de
lvant & mangeant peu, quelquefois po
: pour surcroît d'ennuis, Moncade, mon
t devenu si fou, que dans Paris peut-être
ue dis-je dans Paris? d'ici jusqu'au Perou
ı trouveroit à-peine encore un pareil fou
nour, cruel Amour, que tu fais de rava
jeune homme autrefois si modéré, si sag
odeste en son maintien, chaste dans ses di
ıs le bien, dans l'honneur, coulant de si b
éral, complaisant, civil, affable, honn
parle maintenant que de casser la tête.
eux, sans raison, il cherche à tout proj
e rompre les bras, à me briser les os,
it en cent façons nous varier la chose.
ur, cruel Amour, quelle métamorphos
ogis jusqu'ici, d'ici jusques chez nous,
ıd on nous voit passer, l'un dit, c'est c
re dit, prenant part à ...

MONCADE *dans l'appartement de Julie, dit :*

vous emportez point, Madame, je vous prie :
us ne me reverrez jamais.

PASQUIN.

Ah, le bourreau.
, vîte, Pasquin, allume ton flambeau.

va allumer son flambeau à des bougies qui sont sur une table.

PASQUIN, MON

MONCADE *f*

l

IL falloit entre nous une affaire éclata
Pour vous déterminer ; ah ! vous voilà
Que fais-tu là, maraut ?

PASQUIN.

Monsieur, j

MONCADE *le j*
d'un c

Apprends, pour me répondre, à prendre m

PASQUIN *en*

Cet homme n'est-il pas d'un aimable com
Je crois que jour & nuit quelque diable l

PASQUIN.

C'est la ſuite ou la fin de quelque impertinence.

MONCADE.

Hem? plaît-il? parles-tu?

PASQUIN.

Je ne ſuis pas ſi ſot.

MONCADE.

Je te romprai les bras ſi tu dis un ſeul mot.

PASQUIN.

Ce prélude fait voir que je n'en ſuis pas quitte.

MONCADE.

Ne puis-je au moins cacher le trouble qui m'agite?
Pour ce Marquis, vantez ſon honneur, ſon crédit,
Gardez-le, j'y conſens, je vous l'ai déja dit;
Mariane eſt déja l'objet de ſa tendreſſe.
En ſortant, il parloit ſans doute à la Comteſſe.
Que diſoit-il? Hé bien! tu n'as rien entendu?
Il parloit bas? Plaît-il? Quoi? Tu ne l'as pas vu?
Tu te moques de moi?

Il donne un ſoufflet à Paſquin.

PASQUIN.

Comment faut-il donc faire?
Si je parle, on me bat; & quand je me veux taire,
Egalement battu...

PASQUIN.

Je ſuis mort.

SCENE I

MONCADE, PASQ

DAMIS.

DAMIS.

Est-ce vous? Quoi? l'é
ir chez Julie! ah Ciel! où penſez-vous d
)e vos tranſports iamais ne ſ-

DAMIS.

Je n'en suis point surpris : un ami franc, sincere,
Rarement trouve l'art de reprendre & de plaire ;
Et si ce que j'ai dit vous repugne, entre nous,
Ne m'en accusez point, n'en accusez que vous.
Quel désordre effroyable ! est-ce ainsi qu'on en use ?
A vos égaremens je ne vois plus d'excuse.
Vous m'entendrez toujours parler à cœur ouvert.
Quel injuste soupçon vous aveugle & vous perd ?
De quel droit venez-vous troubler une famille ?
Outrager tour-à-tour une Mere, une Fille,
Dont on doit respecter le mérite & le nom ?
Pensez-vous là-dessus que l'on se taise ? Non.
On vous fronde par-tout, par-tout on vous accable.
Vous êtes de Paris la risée & la fable ;
Et l'on vous y connoît sous le titre odieux
De l'homme le plus fou qui soit dessous les Cieux.
Prendre votre parti, c'est chose difficile,
Il faudroit s'égorger avec toute la Ville ;
Et je ne puis enfin aller, seul contre tous
Défendre obstinément ce que je blâme en vous.
En mauvais courtisan, je n'ai point l'artifice
De noircir les vertus, & de farder le vice.
Vous ne me verrez point sous de fausses couleurs,
Aider, prêter la main à toutes vos erreurs ;
Et s'il faut, pour avoir le bonheur de vous plaire,
D'un lâche adulateur prendre le caractere,

Ah, Damis, vous voilà! je vous cr
Près de ce rare objet que ce Marquis
Il est jeune, galant, les genoux bien
Avez vous remarqué sa mouche au cc
Cette taille, cet air gracieux, tout ai
C'est un franc Petit-Maître, au moins
Et sur-tout plein d'esprit; on ne pouv
Au défaut de la voix, faire parler les y
Mariane, autrefois si modeste, si sage
Fera sous un tel Maître un digne appre

DAMIS.

C'est la premiere fois qu'il vient ici; p
Je ne vous comprends pas, & j'ignore f

MONCADE.

C'est la

MONCADE.

Ce qu'il a fait ? Ah Ciel ! non, non, Monsieur, j'ai tort.

DAMIS.

Ne puis-je prendre part à ce qui vous afflige ?...
Je serai le premier....

MONCADE.

Hé, laissez-moi, vous dis-je.
Cette Comtesse encor ne l'instruira pas mal.

DAMIS.

Dans la Comtesse aussi trouvez-vous un rival ?
Et pour l'amour de vous, faudra-t-il que Julie
Inconsidérément rompe avec son amie ?

MONCADE.

Qui ? moi, je ne veux rien.

DAMIS.

Chacun peut à son gré
Refuser, recevoir....

MONCADE.

Comme il étoit poudré !
Quatre doigts sur le dos.

DAMIS.

Etes-vous raisonnable ?

MONCADE.

Il avoit de

DAMIS.

Qui vous auront causé de funestes va
Ces injustes soupçons où votre cœur s

MONCADE.

Oh, Monsieur, pour le coup, vous me
Je vous l'ai dit cent fois, & je ne sais p

DAMIS.

Moi, je vous dis encor que vous êtes u
Laissez-là ce Marquis; dans une telle aff
Le plus expédient pour vous, c'est de v

SCENE IV.

MONCADE, DAMIS, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

Ah bondieu ! qu'est ceci ? quel trouble ! quel fracas !
Je vois pleurer en haut, & quereller en bas !
Ne verrons-nous jamais la fin de nos allarmes ?
Ne vous lassez-vous point de voir couler nos larmes ?

MONCADE.

Tiens, Marton, que la terre abîme sous mes pas...

MARTON.

Ne me retenez point, ou bien n'achevez pas.

MONCADE.

Qu'un gouffre...

MARTON.

Laissez-moi, je ne veux pas vous suivre.

MONCADE.

A tes yeux à l'instant que je cesse de vivre.

MARTON.

Vous ne vous tairez point ?

Oui, je veux...

MARTON.

Oh paix donc, qu'on

DAMIS.

Un insensé peut-il en dire davantage ?

MONCADE.

Ah ! loin de m'outrager, Damis, mon c
Plaignez-moi, prenez part à l'état où je

DAMIS.

Hé bien, soit, je vous plains ; ça dites-m
Ce que dans tout ceci vous voulez que j
Que dirai-je à Julie ? & pour vous exct
A son ressentiment que pourrai-je oppos
J'ignore contre vous ce qui l'a courrouc
Mais quoi ! certainement vous l'avez of

MONCADE.

Oui, je vous avoûrai la chofe ingénument,
Mais, à me foulager, fongez premierement;
Apprenez-moi, Damis, il y va de ma vie,
Si je puis me montrer encor devant Julie.
Mariane a fujet de fe plaindre de moi,
Je le fais, je le fens, & trop tard je le vois.
Me fera-t-il permis de leur faire connoître
Le jufte repentir que mon crime a fait naître?
Quand je vous ai laiflé dans leur appartement,
Que vous ont-elles dit? parlez-moi franchement.

DAMIS.

Je n'en ai pu tirer une feule parole,
Hélas! tout les afflige, & rien ne les confole;
Et tout ce que j'ai dit, pour les faire parler,
Les aigrit; je ne puis vous le diffimuler.

MONCADE.

Et toi, mon cher enfant, toi feule en qui j'efpere,
Qu'as-tu dit, qu'as-tu fait, pour calmer leur colere?

MARTON.

Incontinent après que Monfieur eft forti,
Je n'ai point héfité, j'ai pris votre parti.
De ce défordre affreux fans pénétrer la caufe,

Que des plus noirs poisons votre aim
Répandoit son venin à toute heure, e
Et que de s'en moquer c'étoit toujou
C'est ce qu'adroitement je lour ai fai

MONCADE.

Ah ! ce discours, Marton, est facile à
Je ne l'entends que trop, je le conçois.
Qu'ont-elles répondu, dis-le moi vîte.

MARTON.

En vain j'ai prodigué toute mon éloq
Je n'ai pu les forcer à rompre le silence.
De leur accablement n'ayant plus de tér
L'une & l'autre ont été se fourer dans u
C'est-là, qu'à leurs soupirs donnant libr
Les sanglots sont sortis de la bell-

MONCADE.

Quel supplice pour moi, que ce silence affreux!
Ah! de tous les tourmens, c'est le plus rigoureux.
Voilà, voilà le fruit de ma jalouse rage.
Pour me faire abhorrer, j'ai tout mis en usage.
Que j'ai bien réussi! C'est trop, mon cher Damis,
Je ne mérite pas d'être de vos amis;
Ne prenez plus de part à mon malheur extrême.
Fuyez un furieux, qui se poursuit lui-même.
Qui semble n'avoir eu jamais d'autre dessein
Que de se rendre à charge à tout le genre humain.

DAMIS.

Quelle folie, ô Ciel, est égale à la vôtre?
Quoi! d'une extrêmité, vous tombez dans une autre?

MONCADE.

Je ne me connois plus, & ne sais si je vis.

MARTON.

Allons, que la raison remette vos esprits;
Et ne savez-vous pas sans que je vous le dise,
Que ce n'est pas ici la premiere sottise
Que l'on ait pardonnée à vos transports jaloux?
L'amour plus d'une fois a travaillé pour vous.

De mon pardon, je veux une entiere an
Oui, je le veux, Marton, dans ce mêm
Et je retourne exprès dans leur appartem
Me jetter à leurs pieds, & dans la même
Me tuer à leurs yeux, si je n'obtiens ma

Il s'en va dans l'appartement

SCENE V.

DAMIS, MARTON. PASQUIN.

MARTON.

MONSIEUR...

DAMIS.

Gardez-vous bien, Marton, de l'arrêter.

MARTON.

Mais, quoi ?...

DAMIS.

Nous n'avons rien de mieux à souhaiter.

MARTON.

Madame, par le bras, va le mettre à la porte.
N'en doutez nullement, vous verrez...

DAMIS.

Il n'importe.
Son repentir du moins à leurs yeux paroîtra.
Mais, d'où peut provenir tout ce vacarme là ?
Ne le saurons-nous point ?

MARTON.

Dans peu de tems, j'espere

PASQUIN.

Monsieur?

DAMIS.

Appro

PASQUIN.

DAMIS.

Quand ton Maître est entré dans ce
Ne t'a-t-il point conté toute cette av
Ou n'as-tu pu du moins sur quelqu

PASQUIN

Il ne m'a point encor déclaré son sec
Mais, s'il ne m'a rien dit, que ne n

MARTON

Comment?

PASQUI

Au premier mot, Mar

MARTO

MARTON.

Ensuite?

PASQUIN.

Il m'a parlé pour me chercher querelle.

MARTON.

Quelque sot pour le coup...

PASQUIN.

A ses ordres fidele,
J'ai voulu seulement lui marquer de la main
Que je n'osois répondre...

MARTON.

Hé bien, poursuis?

PASQUIN.

Soudain,
D'un soufflet, trahison, je dis des plus cruelles,
Il m'a fait voir au moins quatre mille étincelles.

MARTON.

Il perd l'esprit.

DAMIS.

J'ai vu la fin de l'action.

PASQUIN.

Marton, vous en aurez une relation,
Sur des faits tous nouveaux, je puis chaque semaine
En fournir tout au moins une demi-douzaine.

DAMIS.

Je ne le connois plus!

- ..., j'entends ton Maître qui r

SCENE V

DAMIS, PASQUIN, M...
MONCADE.

DAMIS.

Vous paroissez content?

MARTON.

Si j'en crois l'app

MONCADE.

uccès a passé toute mon espérance.

D A ...

D'aujourd'hui seulement je commence de vivre.

DAMIS.

Cependant je vous trouve inquiet, agité,
Vous nous voulez envain cacher la vérité.

MONCADE.

Quoi! vous joignez déja le mépris à l'outrage!
C'est en savoir beaucoup, Mariane, à votre âge.

MARTON.

Je m'en étois doutée, & je savois fort bien...

DAMIS.

Marton, encore un coup, cela ne gâte rien.

MONCADE.

Non, non, je n'ai, Damis, que ce que je mérite;
J'ai fait ce que j'ai dû, grace au Ciel, j'en suis quitte.
Vous ne voudriez pas traiter votre Laquais...
Laissons-là cette ingrate, & n'en parlons jamais.
Je pars pour la Province, où je fais vœu de vivre:
Je vous donne ma Sœur, si vous voulez me suivre.
Elle a du bien, je veux vous la faire épouser.
Ce n'est pas un parti pour vous à refuser.

DAMIS.

Mon cœur, vous le savez, repugne au mariage;
Cependant, pour jouir d'un pareil avantage,
Vous me feriez bientôt changer de sentimens:
Mais, il faut d'autres lieux, Moncade, d'autres tems.

MARTON.

Allez dormir, Monsieur, c'est le plus néc
Vous avez pour demain une plus grande a

DAMIS.

Moncade, elle a raison; il seroit à propo
Du reste de la nuit, de goûter le repos.

MONCADE.

Seul un moment ici je veux rester encore.

DAMIS.

Rien ne peut le calmer.

MARTON.

Son chagrin le dév

DAMIS.

Je vous quitte à regret.

MARTON.

L'état où je vous v

MONCADE.

SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE *continue.*

Donne-moi ce fauteuil. Approche cette chaise,
Sieds-toi.

PASQUIN,

Monsieur...

MONCADE.

Je veux que tu sois à ton aise.
C'en est donc fait, Pasquin, je vais quitter ces lieux,
Où je ne vois plus rien qui ne blesse mes yeux.

PASQUIN.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît, car le Suisse à sa porte,
Attend pour la fermer que tout le monde sorte.

MONCADE.

Mariane, dis-tu ? comment donc, & pourquoi ?
Oses-tu seulement la nommer devant moi ?

PASQUIN.

Moi, je n'en ai rien dit, Monsieur, je vous assure,

MONCADE.

Parle-moi d'autre chose, apprends...

Que ce nom, ...
Est un nom dont je veux perdre le souv
Je le veux, je le veux.

PASQUIN.

Ah! pauvre mi

MONCADE.

Ça, fais-moi quelque conte.

PASQUIN.

Oh! voici l

MONCADE.

Dépêche, me voilà tout prêt à t'écouter.

PASQUIN.

Il faut donc qu'un démon me le vienne
Mais, ce conte... Ma foi, je ne sais que l
Doit-il faire pleurer, Monsieur, ou fair

MONCADE.

Tout comme tu voudras.

P...

ompeurs appas, dont le poiſon me tue,
emiere fois s'offrirent à ma vue;
ır l'eſcalier, que l'ingrate à deſſein
ıt, je m'offris pour lui donner la main.
ıme j'en fis la triſte connoiſſance,
non amour la fatale naiſſance.
s dans mon cœur, malheureux, retracer
qu'à jamais je veux en effacer;
éſente plus, te dis-je, à ma mémoire
ons qu'un jour on aura peine à croire.

PASQUIN.

is malheureux de rencontrer ſi mal!
je m'en ſouviens, à la porte d'un bal
ıs attendois...

MONCADE.

N'acheve donc pas, traître!
oit dans ce bal, où je crois encore être,
aſque eut avec elle un ſi long entretien...
it ce Marquis, je le reconnois bien.
ir ce rival, as-tu formé l'envie,
de m'arracher & le cœur & la vie?
ui prêtes point un ſi cruel ſecours,
ıuleur dans peu terminera mes jours.

PASQUIN.

que je vous dis, & tout ce que j'écoute,
, ma foi, Monſieur, ſuer à groſſe goûte:

Ne me laissa-t-on pas la nuit sans

SCENE

MONCADE, PASQUI

MARTO

OH ma foi, pour le coup, on
D'une ou d'autre façon, encor fa
Quoi ! N'écouterez-vous ni raison
Voulez-vous à crier passer la nuit
En vérité, Monsieur, ni l'heure,
Si vous y pensiez bien....

MONCAD

Pasquin veut allumer son flambeau.

MONCADE.

Laisse-là ton flambeau.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

Point de raison.

MARTON.

Tous les foux ne sont pas aux Petites-Maisons.

Fin du premier Acte.

ACTE

SCENE PRE

LE MARQUIS, LA

LE MARQU

AVEC tant de chaleur on gâte
Pourquoi tant se hâter ? croyez-mo
Je vins hier ici pour la premiere fo
Et vous...

LA COMTES

Encore un coup, je fa

Je ne comprends donc pas ce qui peu
Un raccommodement, selon toute a
Va faire évanouir toute votre espérai
Hé, quels moyens après pouvez-vous

LA COMTESS

Moncade en fournira qu'on ne sauro
Ses chagrins, ses soupçons, & sa bi
Dans tous nos intérêts entraîneront Ju
Il a déja cent fois excité son courroux
Le tems devient enfin favorable pour
N'épargnez soins, respect, devoirs,
Et je vous tiens déja sûr de la préfére

LE MARQUIS

Quoi! Moncade présent, vous oserez

LA COMTESS

C'est à quoi j'ai pensé, mes soins on

Je tente tout, Marquis, il n'est rien que je n'ose.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'il ait d'amis, de crédit à la Cour...

LA COMTESSE.

Lui, des amis! Il fuit & le monde & le jour.

LE MARQUIS.

Je ne le connois point.

LA COMTESSE.

Le sang qui l'a fait naître,
Doit en tous lieux, Marquis, le faire bien connoître.
Son Oncle vit encor; seul, avec une Sœur,
D'un bien considérable il goûte la douceur.

LE MARQUIS.

Il affectoit hier de cacher son visage;
Vainement pour le voir je mis tout en usage;
Toujours de mes regards adroit à se parer...

LA COMTESSE.

J'ai son portrait ici que je vais vous montrer.
Voilà ses traits, ses yeux, c'est Moncade lui-même.
Pour lui, mon cher Marquis, mon amour est extrême.

LE MARQUIS.

Je ne le vois que trop. D'où vous vient ce portrait?

Reposez-vous sur moi.

LE MARQUIS.

Ne précipitez

LA COMTESSE

Votre intérêt, Marquis, est maintena

LE MARQUIS

Ah! si mon intérêt vous touche tant,
Que ne pénétrez-vous jusqu'au fond d
Quoi! mes yeux & mon cœur...

LA COMTESSE

Eloign

Je vois Julie.

LE MARQUIS

Hélas! à quoi me for

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

J'Y pense inceſſamment, d'une choſe ſemblable
Je n'aurois jamais cru qu'un homme fût capable.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous ? je brûle de ſavoir...

JULIE.

Ah ! Comteſſe, c'eſt vous ? Je ſuis au déſeſpoir.

LA COMTESSE.

Vous verrai-je toujours dans cette inquiétude ?

JULIE.

Ah ! je ſouffre aujourd'hui ſa peine la plus rude...

LA COMTESSE.

Mais, qui peut vous cauſer un ſi mortel ennui ?

JULIE.

C'eſt Moncade, ce fou, Madame, oui, c'eſt lui.
Pour Mariane, enfin, il découvre ſa flâme,

Ma Fille eſt le ſeul bien qui me ſoit
Pourrois-je la livrer aux mains d'un

LA COMTES

Et qui peut vous contraindre à ce
même?
Il ne faut qu'un ſeul mot.

JULIE.

Et ſi ma

LA COMTESS

N'êtes-vous pas toujours maîtreſſe d

JULIE.

Plutôt que la gêner, je ſouffrirois l

LA COMTES

Il falloit prévenir le mal dans ſa nai

JULIE.

Moncade me cachoit toute ſa viole

LA COMTESSE.

Mais, qu'a-t-il fait encor que vous ne puissiez dire?

JULIE.

Ce Marquis, votre ami, lui troubla la raison,
Dès qu'il le vit entrer hier dans ma maison:
Il fit... Je ne saurois en dire davantage.

LA COMTESSE.

Je ne vis rien qui pût lui donner de l'ombrage.

JULIE.

Par hasard, Mariane ajusta ses cheveux
Lorsqu'on vous vit entrer. D'abord, ce malheureux,
De cent cruels soupçons eut l'ame déchirée;
A peine de ma chambre étiez-vous retirée;
Que sans perdre de tems, ce fou, ce furieux,
La pince, l'égratigne...

LA COMTESSE.

Et quoi donc! à vos yeux!

JULIE.

Aux yeux de tout le monde: à chaque extravagance
Le traître lui faisoit une humble révérence.
Comment s'imaginer...

LA COMTESSE.

Ah! quel homme!

JULIE.

A dessein;
De son coude bien fort, il lui pressa la main.

Elle eut la pati

De lui voir faire encore une autre rév

LA COMTESS

Je brûle de savoir la fin de tout ceci.

JULIE.

Il ne faut qu'un moment, Madame ; l
Les yeux de Mariane apprirent le my
Que sa bouche obstinée avoit voulu
Des larmes qui tomboient, montreren
Et me firent d'abord accourir à ses pleu
Moncade se retire ; & rompant le silenc
De ses jaloux transports fit voir la viole
Ma Fille dans l'instant m'avoua tout le
Je le traitai fort mal, & le chassai tou
Avant que de sortir, il nous tint un l
Des discours, en un mot, dignes du perf
Et contre votre ami, Madame, & contr
Il dit ...

JULIE.

Un pareil entretien
, Comtesse, un esprit moins troublé que le mien.
à un Laquais).
llez Mariane, & faites-la descendre.

LA COMTESSE.

»us verrai tantôt, si vous daignez m'attendre.

SCENE III.

JULIE, *seule*.

)EPUIS assez long-tems je cache mes ennuis,
ne puis demeurer dans le trouble où je suis.
st trop, c'est trop languir, m'en coutât-il la vie;
mes justes soupçons je veux être éclaircie.

SCENE

JULIE, MAR

JULIE *continu*

AH ! vous voilà, Marton. Faites
J'entretienne en ces lieux Mariane un

SCENE

JULIE, *seul*

déja que trop éclairci ce myſtere.
ici, je ne puis lui parler ni me taire.

SCENE VI.

JULIE, MARIANE.

MARIANE.

MADAME...

JULIE.

Vous voilà. Marton n'eſt point ici?

MARIANE.

...

JULIE.

Appellez-la, que je lui parle auſſi.

SCENE V

JULIE, *seule*

JE brûle de savoir ce que je crains d'ap
J'hésite, je ne sais quel parti je dois pre
Je tremble, je recule alors qu'il faut ag
Et je crains un aveu qui la fera rougir ;
Je tâche d'éloigner mon aveugle tendre
De ma raison toujours serez-vous la maî

SCENE VI

JULIE, MART

MARTON.

Julie, Mari

Marton.

Julie *continu*

Expliquez-vous, ma Fille, il n

feindre,

Toutes deux à la fois cessons de nous c

Et ne refusez point, de grace, à ma

Ce que peut exiger ma seule autorité.

Que je lise une fois jusqu'au fond de

Vous ne répondez point? vous rougis

Mariane.

Julie.

MARIANE.

;ait soupçonner ? dites-moi.

JULIE.

Son mérite.

MARIANE.

cédé pour moi contre lui vous irrite.

JULIE.

.rle en sa faveur, tout parle contre lui.

MARIANE.

.it rien chercher de parfait aujourd'hui.

JULIE.

us aimez Moncade, & ce cœur qui soupire...

MARIANE.

nt rien pour lui qu'il ne puisse vous dire.

JULIE.

haïssez-vous ?

MARIANE.

Si pour vous obéïr,

JULIE.

Il faut l'aimer, ma Fille, ou le haïr ;
qualités ; moi-même je l'avoue.

MARIANE.

.e endroits, Madame, en tous lieux on le loue.

Vous-même avez plus

JULIE.

De l'esprit.

MARIANE.

Là-dessus on n'entend qu'un

JULIE.

L'air noble.

MARIANE.

Tout-à-fait.

JULIE.

De l'honneur,

MARIANE.

On ne sauroit, dit-on, en avoir davantage.

JULIE.

Il a beaucoup de bien.

MARIANE.

Je ne sais, & de pl...

Dans ses emportemens qui se croit tout permis ;
De difficile accès, que le monde importune,
Nulle application, nul soin pour sa fortune,
Et jaloux en un mot... Hé quoi ! vous soupirez ?

MARIANE.

Je...

JULIE.

Vous ne l'aimez point, ma Fille, & vous pleurez !

MARTON.

Pour voir couler ses pleurs, j'en ai l'expérience,
Il ne faut qu'outrager quelqu'un en sa présence.

JULIE.

Ma chere Mariane, ah, cessez de pleurer,
Mon cœur à vos desirs cede sans murmurer.
Qui cause vos chagrins, soit Moncade ou quelqu'autre,
Parlez. Pour faire un choix, je n'attends que le vôtre.
Ma raison vainement s'y voudroit opposer,
Il ne m'est plus permis de vous rien refuser.
Ne me regardez point ici comme une Mere ;
Mais, voyez une amie empressée à vous plaire,
Qui, sans autorité, ne cherche seulement
Qu'à vous faire écouter la raison un moment.
Foibles armes hélas ! une flâme naissante,

... de mélanco
Je vois de votre Amant l'affreuse jalousi
Voyez-le comme moi dans toute sa fur
N'eut-il que ce défaut, il doit vous faire

MARIANE.

Si mon cœur, pénétré d'une innocente flâ
Au pouvoir d'un Jaloux, me livre un jour
Des maux que me feroit souffrir un tel Epo
Sans doute, je serois moins à plaindre que

JULIE.

Sous les loix d'un Jaloux une fois asservie,
Il n'est plus de repos, de bonheur dans la vi

MARIANE.

Attentive, Madame, à ses moindres desi
Je changerois bientôt mes peines en plaisirs

MARIANE.

Ce supplice n'est grand que lorsqu'on n'aime pas.

JULIE.

Des plaisirs innocens qui voudra vous distraire!

MARIANE.

Ah! je n'en trouverois, Madame, qu'à lui plaire.

JULIE.

Qui ne souffrira point, sans un mortel ennui,
Que vous parliez jamais à personne qu'à lui?

MARIANE.

Je le satisferois.

JULIE.

Qui dans sa violence
ourra.... Je n'ose ici dire ce que je pense.

MARIANE.

nfin, je vois, pour moi, tout ce que vous craignez;
ais, Moncade n'est point celui que vous peignez.

JULIE.

Fille, n'aidez point à vous tromper vous même,
is écoutez Moncade, & Moncade vous aime.
t son portrait, c'est lui, c'est Moncade jaloux;
ortrait, qui doit mieux le connoître que vous?

Je n'exige de vous que la seule prom
De cacher pour un tems toute votr
De le guérir tandis qu'il n'est que v
Les chagrins d'un Epoux se calment
Enfin justifiez, aux yeux de ma famil
L'amour & les bontés que j'ai pour vo
Je sors. De tous côtés, je n'ai que des
Mon Fils ne m'écrit point.

SCENE XI.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

HELAS que je la plains !
i jamais rien vu d'égal à sa tendresse.
mant auroit-il plus de délicatesse ?
endant vos pleurs, après tant de bonté,
t l'unique prix qu'elle aura remporté.
is bien le savoir, ou du moins je m'en doute ;
Mere se plaint, elle parle, on l'écoute,
voit son Amant, aussi-tôt on l'aigrit ;
laint à son tour, & puis il s'attendrit,
oir par ses sanglots une douleur amere ;
ette à genoux, pleure, se désespere ;
ubli de la Mere, & de ses beaux discours,
t, ma foi, jamais l'ouvrage de deux jours.

MARIANE.

utes parts je sens mon cœur que l'on déchire.

MARTON.

uez-vous, parlez ? Que me voulez-vous dire ?

MARIANE.

Le cœur (

MARTON.

Hé bien, ne sauriez-vous achever ?

MARIANE.

!

MARTON.

Quoi donc ?

MARIANE.

Ne me dis mot, Marton

MARTON.

Adieu donc, je m'en vais, & de plus je

MARIANE.

Pourquoi me quittes-tu ?

MARTON.

J'aime autant

Que de vous voir gémir, & n'oser vo

Vous ne méritez pas, je le dis entre nous,
D'avoir une Marton, comme moi, près de vous,
Une Mere, en bonté que personne n'égale.
N'osez-vous avouer que toute sa morale
N'a fait sur votre cœur aucune impression?
Je lui dirai tout net...

MARIANE.

Garde-t-en bien, Marton.

MARTON.

Les transports du Jaloux vous ont-ils rebutée?
Vous ne répondez point! ah! je m'en suis doutée,
Pour guérir tous les maux que peut causer l'amour,
Il ne faut qu'un moment, c'est toujours trop d'un jour.

MARIANE.

De quoi me parles-tu, Marton? oses-tu croire,
Que d'outrages pareils je perde la mémoire?

MARTON.

Votre Mere a voulu vous en entretenir,
A-peine en gardiez vous un leger souvenir.

MARIANE.

Elle l'outrageoit trop.

MARTON.

Je suis votre servante,
Elle a loué d'abord...

Pour l'entendre louer, & ne pas

MARTON

De votre cœur enfin, le voulez-vo

MARIANE

Je ne change jamais.

MARTON.

Hé ! soyez do

La chose est en vos mains, elle n'est

MARIANE.

Oui, Marton, je conçois que l'on tro
Des Meres qui n'en ont que le nom s
Mais elle, qui malgré sa beauté, sa j
Par mille & mille soins me fait voir
Qui, pour me faire un sort & des jours
D'une foule d'Amans néglige tous les
Ingrate à ses bont

MARIANE.

tois en ces lieux tout-à-fait la maîtresse,
hésiterois point, Marton, en pareil cas,
vu que de son Maître il ne me parle pas.

SCENE XII.

MARIANE, MARTON,
PASQUIN.

PASQUIN.

UI? moi, vous en parler? je ne suis pas si bête,
quoi d'un insensé vous rompre ici la tête?

MARTON.

Maître, malheureux!

PASQUIN.

Je voudrois qu'aujourd'hui,
pendît haut & court, les Maîtres comme lui.

MARTON.

-il encor frotté? je juge par avance...

PASQUIN.

u Ciel qu'il n'eût fait que cette impertinence!

De n'avoir point fur-tout de parei

MARTO

Et pourquoi ?

PASQUI

Que fait-on ? Mart

A des égaremens que j'appelle foli

Il extravague au moins, je vous

MARTO

Va, l'on n'y fait plus rien, pûifq

Mais, finis; tes difcours ne font

Et dis-nous promptement le fujet

PASQUI

Je reçus ordre hier de venir jufq

Remettre entre vos mains le paq

MARTO

Et pourquoi fur-le-champ ne pas

PASQUI

MARIANE.

Je ne la lirai point.

MARTON.

Recommencez, courage.

MARIANE.

Si vous la voulez voir je ne l'empêche pas.

MARTON.

Faut-il la lire haut, ou la lirai-je bas?

MARIANE.

Je t'en laisse le choix.

MARTON.

Ah! quelle indifférence!

à Pasquin.

Hé bien?

PASQUIN.

Tiens.

MARTON.

Le maraut!

PASQUIN.

Point tant de violence.

IL n'est point de cruautés q
après vous avoir outragée ; m
riane, ne vous trompez pas d
rigueurs que vous exercerez si
ne me défendez point de vous
frirois pas assez long-tems.
Malheureux chargé de hon
Et que son juste repentir,
larmes, apprennent à toute
est dangereux de vous offens
réponse, ou j'irai moi-mê
mort à vos yeux.

PASQU

Fera-t-elle réponse ? Elle ne dit

PASQUIN.

Dans des momens, Madame, il se veut assommer,
Incontinent après on le voit comme un terme;
Ensuite il ouvre un œil qu'aussi tôt il referme,
Sans dormir, sans manger, sans boire que de l'eau,
Il se tourmente, crie, & pleure comme un veau.

MARTON.

Voilà ce qu'il vous faut.

MARIANE.

Qu'un cœur est foible & lâche,
De ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache!
(*Elle écrit*).
Qu'avec peu de succès, de justes mouvemens
Se viennent opposer à tous mes sentimens!

MARTON.

Oui, l'Amour sur vos sens, garde un puissant empire,
J'en demeure d'accord; mais, hâtez-vous d'écrire.

MARIANE *voulant écrire, & s'interrompant.*

C'est la derniere fois que ma sotte bonté
Calmera les transports de mon cœur irrité.
(*Elle écrit*).
De cette lettre, hélas, que faut-il que j'attende?

PASQUIN.

Pour ce qui me regarde un mot de réprimande.

MARIANE.

C'eſt fait.

MARTON.

Donnez, je vais l:

MARIANE.

Quel triomphe! Attendez, il n'eſt pas néc
Va, dis que je n'ai point de réponſe à lui f
Il ne mérite pas...

MARTON.

Allons. Remettez-

C'eſt Moncade.

SCENE XIII.

MARIANE, MARTON, MONÇADE, PASQUIN.

MONÇADE.

Je viens mourir à vos genoux.

MARIANE.

paroître à mes yeux, qui vous donne l'audace ?
e puis vous parler ; retirez-vous de grace.

MONCADE.

riane, souffrez...

MARIANE.

Je ne veux plus vous voir.

MONCADE.

ne craignez-vous rien d'un affreux désespoir ?
mes justes douleurs soyez plus attentive ;
n moment sans vous voir croyez-vous que je vive ?
ariane, à vos yeux vous m'allez voir périr.

Si jamais, croyant en mes remords &

Par d'injustes soupçons, j'offense enc

MARIANE.

Moncade, encore un coup, c'est tre

MARTON

Suivez-la, je la vois prête à vous

MONCAI

Mariane, accordez à toute ma

SCENE XIV.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'est la même chanſon qu'il répete ſans ceſſe,
Elle tient bon, Marton, j'en ſuis ravi ma foi!

MARTON.

Cela n'ira pas loin, je vois plus clair que toi.

PASQUIN.

Sous les loix de l'Hymen ſi l'Amour les aſſemble,
Ah, bondieu! qu'ils ſeront ſouvent brouillés enſemble.

MARTON.

Tu te trompes, Paſquin, l'Amant le plus jaloux
Devient, en peu de tems, mari commode & doux;
Mais, chut!

MONCADE, MARI

MART

MARIA

VOus me jurez

MONCA

Si jamais contre vous la moindr
Si jamais...

MARIA

Achevez.

MONCAD

Mont

MARIAN

MONCADE.

C'est votre caractere?

MARIANE.

Je me garderai bien de dire le contraire.

MONCADE.

Je vois ici pour moi d'étranges sentimens.

MARIANE.

Vous n'osez plus, Moncade, achever vos sermens?

MONCADE *lit.*

Moitié de Lettre.

PROFITEZ du moment
& faites vos efforts
cet odieux Jaloux
que je ne le voie plus
Et que je retrouve
soumis & rempli
que mérite une
trop éprouvé

A qui donc écrit-on un billet de la sorte?

PASQUIN.

Hé! Monsieur, c'est à vous, ou le diable m'emporte.

Mariane interdite, & Marton épe
Juste Ciel ! que d'horreur se présen

MARIAN

Cherchez l'autre moitié, Marton,
Lisez, & redoutez ma haine & m

MONCADI

morceau

PRofitez du moment qui vo
grace, & faites vos efforts
montrer cet odieux Jaloux don
tune. Que je ne le voie plus,
jure, & que je retrouve, s'il e
cade tendre & soumis, & re
confiance, que mérite une

MARIANE.

te douleur il n'est plus de remede.

e sort).

MARTON.

iroit jamais trouver un pareil fou.

e sort.).

PASQUIN.

able l'emporte & lui torde le cou.

Fin du second Acte.

ACTE I

SCENE PREMI

LA COMTESSE, MA

LA COMTESSE.

SE moque-t-on de moi? me cache-t-on
Tantôt elle est malade, ou bien elle est
On ne me veut plus voir, Marton, appar
De grace, parlez-moi, mais sans déguise

MARTON.

Madam

Son caroſſe eſt là-bas.

MARTON.

Pour ſortir à ſon aiſe,
Au lieu de ſon caroſſe, elle aura pris ſa chaiſe.

LA COMTESSE, *En tirant ſon mouchoir, elle laiſſe tomber une boëte à portrait.*

Chargez-vous, s'il vous plaît, de me faire ſavoir
Dans quel tems je pourrai commodément la voir.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

LA COMTESSE.

Prenez ſoin de l'inſtruire,
Sur-tout, que j'ai deux mots importans à lui dire.

MARTON.

C'eſt aſſez, il ſuffit.

LA COMTESSE.

Que pour cela tantôt ...

MARTON.

Ne vous tourmentez point, je dirai ce qu'il faut.

MARTON, *se*

RAMASSONS ce miroir que le hasa
C'est un portrait : bondieu ! quel écl
L'or & les diamans brillent de toute
C'est Moncade, c'est lui qui s'offre à
En dussiez-vous mourir mille fois de
Vous ne le verrez plus, Madame la
L'original vous hait, on le sait, &
La copie avec vous s'ennuiroit à sa
Allez, heureux portrait, vers un ob
Dont l'Amour vous promet un accue
De tous ces faux brillans vous n'avez
De vous en séparer je vais prendre l
Un jeune cœur, formé par la simple
De pareils ornemens méprise la paru
Mariane en ses mains vous garderoi

Ma boëte de chagrin me devient nécessaire,
Servons-nous en, voyons : c'est justement l'affaire.
Mariane à propos arrive dans ces lieux.
C'est Julie. Ah ! cachons ce portrait à ses yeux.

SCENE III.

JULIE, MARTON.

JULIE.

On lui ôte ses coëffes.

Qu'on m'ôte tout ceci. Quelles peines mortelles !

MARTON.

De Monsieur votre Fils avez-vous des nouvelles ?

JULIE.

Non, Marton, mon Banquier ne m'en a rien appris,
Et de sa négligence a paru fort surpris.

MARTON.

Ma foi, je ne sais plus que penser ni que dire.

JULIE.

Il n'a jamais été fort exact à m'écrire.

Mais toujours Mariane à mes yeux
Sans cesse elle m'agite, ou plutôt me
Je sens que je ne puis souffrir, sans
De secret dans son cœur, que je pui
Pour tant d'affection, pour tant de c
Ne me doit-elle pas au moins sa con

MARTON.

Une Fille à seize ans, qui se laisse tou
Ne dit point son secret ; il le faut arra
J'en ferois tout autant, & n'en conn
Aimât-elle cent fois, qui voulût le dir

JULIE.

Elle aime donc ?

MARTON.

Ses yeux, ses soupi
Ne laissent-ils pas voir jusqu'au fond

JULIE.

JULIE.

ésiste, Marton, à de semblables nœuds.

MARTON.

on est pour vous, mais l'amour est pour eux,
ı qu'à leurs desirs vous soyez favorable.

JULIE.

our moi, je l'avoue, une peine effroyable.
ıser.... Mais enfin, il est tems de finir,
ez-la, Marton, faites-la moi venir,
urez, la voici.

SCENE IV.

ULIE, MARTON, MARIANE.

JULIE *continue.*

MA Fille, je vous aime,
le cache point, beaucoup plus que moi-même.
t amour aveugle, & funeste pour vous,
orce à vous donner Moncade pour époux;
ivre votre choix je suis déterminée.

Allez, ne pouffez plus d'inutiles foupir
Je me fais une loi de fuivre vos defirs

MARIANE.

Ces tendres fentimens, où tant d'amo
Ne font pas écoutés du moins par une

JULIE.

Un trifte repentir n'eft peut-être pas loi

MARIANE.

Permettez que le Ciel, que je prends à

JULIE.

Dès à préfent il faut, fans tarder dava
Régler, difpofer tout pour votre mari

MARIANE.

Madame ?

JULIE.

ncérité je le ferai, Madame.
eur, par vos leçons dès l'enfance formé,
tromper, encor n'est point accoutumé.
donc qu'un amour qui ne fait que de naître,
œur aisément ne se rend pas le maître.
que la raison en saura triompher,
le devoir seul suffit pour l'étouffer.
i donc! je verrois avec indifférence,
ere pour moi se faire violence!
i verrois, Madame, exposer à mes yeux
epos, qui seul doit m'être précieux!
non, Madame, non, c'est à mes foibles charmes
évanouir vos chagrins, vos allarmes,
re cet Epoux que vous me présentez
e & digne objet de toutes vos bontés.
si malgré mes soins, toujours sa défiance
à l'égarement porte sa violence,
on, vos conseils sauront alors agir,
eindre ce feu qui m'a trop fait rougir.

JULIE.

vous plains, hélas! embrassez-moi, ma Fille.

MARIANE, MA

MARTO

OH ma foi! pour le coup votre ét
Je ne puis revenir de mon étonnemer
Avez-vous, dites-moi, perdu le jug
N'aimez-vous plus Moncade? &
place...

MARIANE.

Je l'aimerai toujours, quelqu'effort

MARTON.

Vous l'aimez, & voulez retarder fc

MARIANE.

Je veux de fes foupçons arrêter là fui

MARTON.

Vous croyez d'un Jaloux faire un h

MARIANE.

.mour n'a donc ſur lui que bien peu de pouvoir.

MARTON.

›uloir à ſon Amant inſpirer la ſageſſe ?

MARIANE.

ût-au-Ciel que je puiſſe en être la maîtreſſe !

MARTON.

:la s'eſt-il jamais penſé, dites-le moi ?

MARIANE.

: penſe, je le vois, tout autrement que toi.

MARTON.

: propre d'un Amant, ou bien il n'aime guere,
'eſt d'être un fou fieffé, voilà ſon caractere.
: vôtre l'eſt très fort, il vous aime, il vous plaît,
veut vous épouſer, laiſſez-le comme il eſt.
lais, qui nous vient troubler?

MARIANE, LA C

MARTON.

LA COMTES

QU'

Ah ! ma boëte à portrait eſt ſans do
N'avez-vous rien trouvé dans cet

MARTON

Je n'ai vu ni portrait ni boëte aſſu

LA COMTES

Le haſard dans vos mains ne l'a-t-

MARIAN

Dans les vôtres, Madame, on l'a

LA COMTESSE.

n'y regardez point, je l'ai déja cherchée.

MARTON.

[illegible]ez-moi voir, souffrez...

LA COMTESSE.

Ces soins sont superflus,

a revoir encor je ne l'espere plus.

SCENE VII.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

OUI, nous, nous la verrons, & sans beaucoup attendre.

MARIANE.

Si vous l'avez, Marton, pourquoi ne la pas rendre?

MARTON.

[illegible]'ai fait ce larcin que pour vous le donner.

MARIANE.

[illegible]oi? je n'en veux point.

MARTON.

Ah! c'est trop raisonner.

MARTON.

Voulez-vou

MARIANE.

Ma chere enfant !

MARTON.

Hé bien ?

MARIANE.

Où l'ai

MARTON.

Hé là, là, doucement, remettez vos
Et ne vous allez point échauffer la ce
Moncade est amoureux & jaloux, m
Elle l'a, si l'on veut, fait venir du J
Qu'importe, nous l'avons.

MARIANE.

Montre-l

MARTON.

MARIANE.

Il parle, en vérité.

MARTON.

Je vais monter là-haut,
Pour ranger, ordonner, & faire ce qu'il faut.
Tout d'un tems je verrai ce que dit votre Mere,
Si de moi, si de vous, elle n'a point affaire.
Je ne suis qu'un moment, & reviens sur mes pas.

MARIANE.

Ah! tu peux revenir, Marton, quand tu voudras.

MARTON.

Attendez, je m'en vais vous donner une chaise.

MARIANE.

Non.

MARTON.

Prenez-la, vous dis-je, & rêvez à votre aise.

SCENE VIII.

MARIANE, *seule*.

HÉ quoi, Moncade! hé quoi, dans votre injuste cœur
Ne remettez-vous point la paix & la douceur?
N'est-il pas encor tems que mon trouble finisse?
De votre crime, ô Ciel! faut-il qu'on me punisse?

MARIANE, M

PASQUI

PASQU

PUISQUE vous voulez bien que
Et comme je le sens, & comme je
Je vous dirai tout franc, que s'il
De tourmenter encor Mariane &

MONCAD

Ah ! tais-toi.

MARIAN

Tout, hors vous,

MONCAD

Qu'entends-je ?

PASQUIN

Quel démon ! Com

MONCAD

MARIANE.

e ressemblez-vous toujours à ce portrait.

MONCADE.

ıalheur est certain, je me meurs, c'en est fait.
trait qu'elle tient....

PASQUIN.

C'est peut-être le vôtre.

MONCADE.

ı'a jamais peint, c'est le portrait d'un autre.

MARIANE.

ıroît bien plus raisonnable que vous;
s égal, jamais furieux ni jaloux.

PASQUIN.

vous qu'elle parle à présent.

MONCADE.

Ah, l'ingrate!
s retenir ma fureur: qu'elle éclate.

MARIANE.

vois-je?

MONCADE.

Celui que vous croyez bien loin.

MARIANE.

:e que j'ai dit, vous étiez le témoin!

MONCADE.

ois ce que c'est: votre ame possédée

Que je connoisse au moins celui q

MARIANE

Je ne puis donc trouver de confian

MONCADE

Ces vains discours ne font qu'excit
Montrez-moi ce portrait, je ne pu
Je veux savoir au moins quel part

MARIANE

Je vous le montrerai ; mais, caln

MONCADE

Je ne me connois plus, je souffre

MARIAN

Malgré tant de sermens, la même
Continuellement opprime l'inno
Ce matin à mes pieds, tremblan
Que m'avez-vous promis ? vous l

De tant d'outrages faits, repare l'injuſtice.

MONCADE.

Non, non, perfide, non, vous me flattez en vain;
De toutes vos noirceurs je ſuis déja certain.

MARIANE.

Que veut dire ceci?

MONCADE.

Que je vous crois capable
De tout ce que je ſais de plus abominable.

MARIANE.

Moncade, je vous plains dans votre égarement.
Quoi, vous ne voulez pas m'écouter un moment?

MONCADE.

Ah, je vous ai déja trop long tems écoutée.
Quelle injuſtice! ah Ciel, l'avois-je méritée?
Perfide, mille fois vous me pouſſez à bout,
De mon juſte dépit vous devez craindre tout.
Montrez donc ce portrait qui vous couvre de honte?
Ah! de l'original, je vous rendrai bon compte;
Mais, non: pour le traiter avec plus de rigueur,
Je veux l'abandonner à votre mauvais cœur.
Je le punirai mieux; & ſon ame abuſée,
Me prépare à loiſir une vengeance aiſée.
Mais, qui me vengera de vous, dites-le moi?
Comment punira-t-on votre manque de foi?

PASQUIN.

Il a raison.

MONCADE.

Non, non, & ma colei

Ne sauroit justement s'en prendre qu'à

Mon Rival ne doit point ressentir moi

Peut-être ignoroit-il l'amour que j'ai

Quel amour! Ah, je sens que ma furei

Mais, comment osez-vous l'affronter,

Perfide, lâche cœur, ame double &

Cachez-vous; pouvez-vous paroître d

PASQUIN.

Non, non; il ne faut point me regard

Vous avez tort.

MARIANE.

C'est trop, le mal est

Et le cœur & l'esprit sont trop enveni

›urrois vous donner une preuve certaine
ce cœur... Mais, c'eſt prendre une inutile peine,
:nds graces au Ciel de votre aveuglement,
les loix du devoir je rentre abſolument.
'écôuterai plus que les vœux d'une Mere ;
.e ſont pas pour vous : commençons à lui plaire.
outrages enfin déterminent mon cœur,
: ne puis déja vous ſouffrir ſans horreur.

SCENE X.

ſONCADE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

TES-VOUS fous tous deux de crier...

MONCADE.

Ah, traitreſſe!

, le Ciel te devoit une telle Maîtreſſe.

MARTON.

'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ? Monſieur, dites-le moi ?

MARIANE.

lui répondez point.

Tu ne le connois point ? tu le nieras enc

MARTON.

Et pourquoi le nier, c'est moi qui l'ai

MONCADE.

De quels monstres ici me vois-je envir

MARIANE à

De grace, taisez-vous.

SCENE

JULIE, MONCADE, M
PASQUIN, MAR

MONCADE.

A

ſacrifié tout l'Univers pour elle.
jue je vous dis, j'en atteſte les Cieux,
eur l'en aſſuroit, & ma bouche & mes yeux;
atal amour je devois vous inſtruire,
choiſi ce jour enfin pour vous le dire;
de mes propres yeux j'ai vu! quelle noirceur!
autre m'enlevoit ſon infidele cœur.

JULIE.

aveu m'irrite autant qu'il vous outrage;
le, répondez ſans tarder davantage;
op, c'eſt trop ſouffrir de ſemblables diſcours,
'il ne faut qu'un mot pour en rompre le cours.

MARIANE.

iis ſans parler, Madame, lui répondre;
rait que voici ſuffit pour le confondre.
vez ſouhaité cet éclairciſſement,
, Monſieur, tenez, le voilà clairement.

JULIE.

Moncade, c'eſt lui!

MARTON.

Oui, c'eſt vous.

JULIE.

Ma ſurpriſe...

MONCADE.

ois-je ici, Paſquin!

PASQUIN.

Sottiſe ſur ſottiſe.

Laissez-le, abandonnez-le à son p…

JULIE.

Comment avez-vous eu…

MARIANE

Quitt…

Dans votre appartement je vous di…

Elle lui jette le portrait.

MARTON

Voilà d'un fou fieffé le modele par…

SCENE

MONCADE, P…

MONCAD…

HELAS! Pasquin,

PASQUIN.

Le voilà.

MONCADE.

C'est le mien.

PASQUIN.

Oui, Monsieur : c'est lui-même.

MONCADE.

Où l'a-t-on pris !

PASQUIN.

Monsieur, par quelque stratagème...

MONCADE.

Oui, c'est cela, Pasquin, justement, tu l'as dit.

PASQUIN.

De quoi vous allez-vous alambiquer l'esprit ?
Ce portrait est de vous.

MONCADE.

Il est vrai.

PASQUIN.

Mon cher Maître.

MONCADE.

Mais, comment ce portrait en leurs mains peut-il être ?
Où m'a-t-on peint ? qui donc ? dans quel endroit ?
Pourquoi ?
L'aura-t-elle reçu d'un autre que de moi ?

PASQUIN.

Monsieur ?

MONCADI
Pourſuis.
PASQUIN
Vous d
Dont je ne puis trouver les véritabl
MONCAD
Tu voulois parler ; parles, & finis j
PASQUIN
Je diſois donc, Monſieur, qu'il fa
Que Moncade . . . . en effet . . .
m'embrouille,
Mais, pour approfondir, il faut cl
Cela me paroît clair ; & ſans autr
Vous voyez bien que c'eſt ou le dia
MONCAD
Ah, tu le ſavois donc, que Marto
PASQUI
Ah, ſi j'en ſavois rien, que la peſt

z point, caſſez, briſez jambes & bras,
votre charge en toute diligence;
ne ſaurois plus opprimer l'innocence.

MONCADE.

:he à m'éloigner, je le vois clairement.

PASQUIN.

ɪx plus mentir.

MONCADE.

Dis-moi donc ſeulement;
che d'exciter toute ma jalouſie,
rendre odieux & ſuſpect à Julie.

PASQUIN.

'on ne vouloit vous ſouffrir ni vous voir,
diroit: Monſieur, ſerviteur & bon ſoir.

MONCADE.

donc que pour moi Mariane eſt ſenſible?

PASQUIN.

: crois.

MONCADE.

Hélas! ſeroit-il bien poſſible?

PASQUIN.

: aime plus que vous ne méritez.

MONCADE.

i donc abuſer de toutes ſes bontés!
i-je, dis-moi, pour calmer ſa colere?

Etouffez vos f

MONCADE

C'en eſt fait.

PASQUIN.

Très ſouvent prenez c

MONCADE

Oui.

PASQUIN.

Ne me grondez plus.

MONCADE

Par p

Tu jugeras, Paſquin, de tout ce que

PASQUIN.

Vous me le promettez ?

MONCADE

J'en jure p

D'un objet qui toujours me ſera pr

Par Mariane enfin.

SCENE XIII.

MONCADE, PASQUIN, LA FLEUR.

LA FLEUR.

UN Courrier, arrivé de Grenoble à l'instant,
s demande, Monsieur, réponse sur-le-champ.

MONCADE.

rons ; graces au Ciel, mon sort impitoyable
peut rien ajouter au malheur qui m'accable.
, je puis justement défier sa rigueur,
i ! je perds ma Maîtresse ; on m'enleve ma Sœur !
s, gardons le secret, & poursuivons le traître,
l'âme périra, je lui ferai connoître....

MONCADE, PASQUIN, JASMIN.

JASMIN.

UN Officier, Monsieur, de votr
Demande à vous parler avec empre

MONCADI

Avec empressement ! que me veut-i

JASMIN.

Qu'il parle d'un départ en toute di

MONCADI

Ah, juste Ciel ! Allons, Pasquin, j
Ce malheureux n'aura que trop bi
Que vais je devenir ? Puis-je vivre

PASQUIN

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARTON, *seule.*

OH ! j'étouffe ; cherchons un lieu pour respirer !
Je suis lasse d'entendre & de voir soupirer.
Ce ne sont que chagrins, que tourmens, que martyre,
Dont à leur place, moi, je ne ferois que rire.
Il faut être ennemi juré de son repos,
Pour s'affliger sans cesse, & si mal à propos.
Moncade a de grands biens, de l'honneur, du courage,
Beau, bien fait, de l'esprit ; que faut-il davantage ?
Il est brusque, emporté, violent & Jaloux :
Dès que de Mariane il se verra l'époux,
Quand par un bon Contrat il deviendra le Maître ;
Il paroîtra pour lors indifférent, peut-être.
Tel qu'il soit, une femme a toujours le talent
De rendre son Epoux aussi souple qu'un gand.
S'il m'en vient jamais un sous la même figure,
Ma foi, jaloux ou non, je le prendrai, j'en jure.

LA COMTESSE, MA

LA COMTESSE.

ON peut monter, Marton ?

MARTON.

Madan

Tout est ouvert pour vous.

SCENE I

MARTON, *seul*

VOILA

... à présent vos

ır mettre la discorde en tous lieux, en tout tems,
ıs avez, on le sait, de merveilleux talens,
is, contre eux, faites naître obstacles sur obstacles,
.mour fera pour eux miracles sur miracles.
ıez de vos noirceurs les dangereux appas,
petit obstiné les guidant pas à pas,
ır développera la ruse, l'artifice;
confondant lui seul toute votre injustice,
ur donner à leurs cœurs une tranquille paix,
s serrera d'un nœud que l'on ne rompt jamais.

SCENE IV.

MARTON, DAMIS.

DAMIS.

ON ne peut concevoir une telle folie.
h! Marton, vous voilà! pourrois-je voir Julie?
ioncade perd l'esprit, & je viens pour savoir
il faut l'abandonner à tout son désespoir.
Julie....

MARTON.

Elle est seule avecque la Comtesse;
t si vous m'en croyez....

Un ordre exprès, v

L'oblige de marcher sur l'heure a

MARTO

Au Régiment ? ô Ciel !

DAMIS

Au Rég

MARTO

Attendez, croyez-moi, que la C

Contre elle j'ai, Monsieur, bien

Absente, vous ferez mieux senti

Pour servir votre ami, vous ne s

DAMIS

Je m'en vais faire un tour.

MARTO

Il

Mais, ne l'entends-je pas ? c'est e

SCENE V.

MARTON, *seule.*

QU'A-T-ELLE fait là-haut, cette maligne femme?
J'ai les pieds dans le feu quand je la vois ici,
J'aimerois beaucoup mieux.... Taisons-nous, la voici.

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE,
MARTON.

JULIE.

MADAME, je ne puis vous répondre autre chose.

LA COMTESSE.

De grace, parlons bas, je vous prie, & pour cause.

JULIE.

Laissez-nous un moment, retirez-vous, Marton.

SCENE

JULIE, LA CO

LA COMTE

JE vous répete encor, qu'avec u
Son mérite, Madame, égale sa nai
Bien à la Cour, autant qu'homme
Il a mille talens, il est d'un goût e
Pour moi, je ne vois rien de pareil
Et si vous en croyez mon amitié sir
Vous ne tarderez point à finir cette

JULIE.

Madame, assurez-vous que dans très
Je vous éclaircirai de tous mes senti
Mais, il faut là-dessus consulter ma
Savoir son sentiment, en parler à ma

Quand vous ordonnerez, elle doit obéir.
C'est ainsi qu'on en use; & la Cour & la Ville
Ont trouvé ce chemin plus court & plus facile.
La Fille de Cleon, au sortir du Couvent,
Ne connut son Epoux qu'un jour auparavant.

JULIE.

Madame, là-dessus, liberté toute entiere,
Chacun, vous le savez, agit à sa maniere;
Si j'ai pour mes Enfans une extrême douceur,
Si j'aime l'un en Frere, & chéris l'autre en Sœur,
Je ne me repens point d'en user de la sorte;
Ils me rendent tous deux l'amour que je leur porte.

LA COMTESSE.

Avec des sentimens si tendres & si doux,
Pour Mariane en vain je vous offre un Epoux.
Moncade....

JULIE.

A nos desseins ne fera nul obstacle,
A moins qu'en sa faveur il n'arrive un miracle.

LA COMTESSE.

Le Marquis, attendant l'honneur de votre choix,
Peut-il avoir le bien de vous voir quelquefois?
C'est une grace encor que pour lui je demande.

JULIE.

Madame, en vérité, la grace n'est pas grande,

JULI

Comptez

LA COMT

Que faites-vous ?

JULIE

Je vais....

LA COMTE

Den

JULIE.

LA COMTES

JULIE.

Puisque vous le voulez, Comtesse

SCENE VIII.

JULIE, *seule.*

LAQUAIS, faites venir Mariane & Marton.
Armons-nous une fois de résolution;
Et parlons une fois, en Mere véritable.
Le Marquis, c'est au moins un homme raisonnable;
Il est doux, complaisant: n'hésitons plus. Je crois
Qu'on ne peut me blâmer de faire un pareil choix.

SCENE IX.

JULIE, MARIANE, MARTON.

JULIE.

MA Fille, je vous veux déclarer une chose.
Mais, je vous prie, avant que je vous la propose,
Ce Marquis, dont hier Moncade fut jaloux,
Dites-moi franchement, comment le trouvez-vous?

S'il ne tenoit qu'à vous de devenir
Qu'il le souhaitât fort, Mariane,
Auriez-vous de la peine à prendre u

MARIANE

Qui, moi ?

JULIE.

Oui, vous.

MARIANE

Ah ! Ciel.

JULIE.

Oui, m

MARIAN

Vous me jettez, Madame, en un
Je cherche en toute chose à vous f
Et votre volonté doit régler mon

MARTO

Ma foi, c'est trop long-tems laisser

JULIE, MARIAN
MARTO

DAMIS

POUR un infortuné, je viens d
Abandonnerez-vous à ses justes tr
Un Malheureux chargé de honte
Madame, ayez pitié du tourmen
Ne le punissez point autant qu'il
Si vous n'adoucissez la rigueur de
Vous vous reprocherez d'avoir ca
Ah! si vous le voyez les yeux baig
Vous seriez comme moi sans défe

JULIE.

C'est pour cela, Monsieur, que je

SCENE XI.

JULIE, MARIANE, DAMIS, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

MADAME, ayez pitié d'un pauvre misérable,
Ne l'abandonnez pas à son sort déplorable.
Mon pauvre Maître, hélas! qui l'eût dit, qui l'eût cru,
Il est cent fois plus fou, qu'on ne l'a jamais vu.
Il rompt, il casse, il brise; & tout ce que sa rage
Lui fait imaginer, il le met en usage.

DAMIS.

Mais, quoi! son repentir, ses larmes, ses douleurs
Ne nous présageoient point de semblables fureurs?

PASQUIN.

Au sortir de chez vous, Monsieur, ce fut le diable,
Rempli de ce départ, qui le trouble & l'accable,
Court droit à son logis, y trouve un Officier,
Qui remet en ses mains un funeste papier.
Après avoir été quelque tems à le lire,
Il demeure interdit, l'Officier se retire,

MARIANE.

Madame.

JULIE.

Hé bien, q

MARTON.

Croyez-moi, je le sais mieux qu'elle

Va le chercher Pasquin.

PASQUIN.

Moncade,

Le chemin est plus court, sautons

SCENE

JULIE, MARIANE

MARTON

SCENE XIII.

DAMIS, LE MARQUIS, JULIE, MARIANE, MARTON.

LE MARQUIS.

MADAME, fans rougir, je ne puis davantage
soutenir à vos yeux un mauvais perfonnage ;
Je viens défavouer, fans attendre plus tard,
Les propofitions qu'on à fait de ma part.
Vous m'entendez, Madâme, & je me rends juftice,
La Comteffe elle feule a fuivi fon caprice.
Et ce font des fecrets qu'on pourra tour-à-tour
Avec plus de loifir vous démêler un jour.
Mais, pour vous témoigner que je dis vrai, Madame,
D'un prétendu rival je veux fervir la flâme ;
J'y donner tous mes foins. On vient de m'avertir
Que demain au plûtard, Moncade doit partir.
Pour détourner un coup à fes vœux fi contraire,
J'ai cru que mon crédit lui feroit néceffaire ;
Et je viens vous l'offrir.

JULIE, MARIAN

LE MARQUIS,

MONCADE, PAS

MONCAD

MADA

JULIE.

Aux yeux de tout le monde ! Ah Ci

MONCAD

Oui, j'y pense, & je veux au mo

Les sentimens qu'en moi vos bon

JULIE.

Ah ! levez-vous ; faut-il vous le di

MONCAD

SCENE

JULIE, MARI...
LAQUAIS de Julie...
BASQUE, Laquai...
Julie.

JULIE conti...

HE bondieu...
Je vous appellerai, si j'ai besoin de...
Toujours....

UN LAQUAIS de...

C'est de la part de Mo...

JULIE.

Que n'entre-t-on d'abord ? pourquoi...

LETTRE du Frere de Julie.

Elle lit.

SI je n'étois malade, ma Sœur, j'aurois été chez vous. Votre Fils est arrivé, je ne puis vous écrire, ni confier qu'à vous-même les particularités d'une affaire de la derniere conséquence ; je vous attends incessamment.

JULIE *continue.*

Juste Ciel ! Il suffit : tu n'as qu'à t'en aller,
Dis-lui qu'incessamment je sors pour lui parler.
Mes coëffes, dépêchez, ma Fille, je suis morte.
Suivez-moi.

MARIANE.

Devoit-il écrire de la sorte ?

MARTON.

Sortirai-je avec vous ?

JULIE.

Laissez-moi, je m'en vais ;
Ciel ! mes pressentimens ne me trompent jamais.

MONCADE, MA

PASQUIN.

MARTON

Que sera-ce, bondieu, que toute
J'y pense, je ne puis pénétrer ce myst
J'y rêverois cent ans sans en venir à

MONCADE.

Et moi, je sais, j'entends, je vois, je
Je suis, je suis trahi.

MARTON.

Que vous êtes

MONCADE.

Ta Maîtresse me trompe.

MARTON.

MONCADE.

infâme encor.....

PASQUIN.

Monſieur, je n'en ſuis pas.

MONCADE.

ival à mes yeux ! Ah ! tout mon ſang ſe glace ;
nis l'entretient, le careſſe & l'embraſſe.

MARTON.

ux.

MONCADE.

Ah, juſte Ciel ! ſont-ce là des amis ?

MARTON.

, vous ne voulez pas ?...

MONCADE.

Perfide, vous Damis ?

MARTON.

apprenez au moins.

MONCADE.

Je ne veux rien apprendre.

MARTON.

: grace, écoutez.

MONCADE.

Je ne veux rien entendre.
m'étonne plus de leur empreſſement,
lent, mais en vain, que j'aille au Régiment.
x auparavant démêler l'impoſture ;

Monſieur, dans

MONCADE.

Comment?

PASQUIN.

Je la comprends, & la ſou

MONCADE.

Quand as-tu découvert toutes leurs t

PASQUIN.

Monſieur, depuis huit jours, j'ai d'é

MONCADE.

Tu l'as dit, j'en mourrai; mais avan
Que Damis mon Rival périſſe tout-à-

PASQUIN.

Marton?

MARTON.

Paſquin?

PASQUIN.

Hé bien?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONCADE, LA COMTESSE.

MONCADE.

Oui, je veux à vos yeux leur déclarer, Madame,
Que je brûle pour vous d'une nouvelle flâme,
Que vous êtes l'objet de mes vœux les plus doux,
Que je ne veux plus vivre & mourir que pour vous.
Trop heureux ! que ce cœur, rebut d'une infidelle,
Reçoive de vos mains une chaîne si belle.

LA COMTESSE.

Je devrois soupçonner un si prompt changement,
Je m'embarque peut-être un peu légerement;
Mais, n'importe, de moi quoi que le sort ordonne,
A vos empressemens mon ame s'abandonne.
Trop heureuse à mon tour, si selon mes souhaits,

Quoi, Mariane ! Ah Ciel, pouve:
Après tant de soupirs, tant d'am(

LA COMTE

D'un cœur comme le sien en atten

MONCAD

Quoi ! celle qui des yeux ignoroit

LA COMTES

Ah ! qu'elle n'en est pas à son appre
Elle vous a trompé déja plus d'une

MONCADE.

Ah ! je m'en vengerai, je le veux, j
Me venger ! la haïr ! il n'est pas tem
Je ne puis vous trahir, Madame, je
Et malgré son mépris, sa haine & m
Je n'ai d'yeux que pour elle, & n'en ai

LA COMTESSI

Puisque d'être abusé ...

Puis-je éteindre en un jour une si vive flâme?
Je m'en rapporte à vous, prenez pitié d'un cœur
Agité par l'amour, la crainte & la fureur.
Sais-je ce que je fais dans mon désordre extrême?
Sais-je ce que je dis? me connois-je moi-même?
Je ne sais si je vis, je n'entends, ni ne vois.
Dans ce funeste état, Madame, plaignez-moi.

LA COMTESSE.

Ah! quels indignes soins voulez-vous que je prenne?
Que je vous plaigne, ingrat! en valez-vous la peine?
Après avoir pour vous prodigué mes bontés,
Sur une autre que moi vos yeux sont arrêtés,
Et vous avez le front de me le dire encore?
Il aime qui le hait, il hait ce qui l'adore.

MONCADE.

Je fais, vous le voyez, d'inutiles efforts;
Madame, c'est à vous à calmer mes transports.
Peignez-moi ses noirceurs, retracez-moi sans cesse
Le mépris qu'elle a fait de toute ma tendresse.
En user autrement ce seroit me trahir,
Dites tout ce qui doit me la faire haïr.
Mais, ce Marquis enfin, l'aime-t-il? l'aime-t-elle?
J'ai peine, je l'avoue, à la croire infidelle.

LA COMTESSE.

Vous n'en douterez plus, quand vous aurez appris

La chose e

Moncade, il s'en faut bien qu'elle f

MONCADE

Comment? sans m'avertir! Ah quel

LA COMTES

Pour le taire sans doute elle avoit

MONCADE

Mais, qui vous a si bien instruite,

LA COMTES

Lorsqu'on en a parlé, j'étois avec

Puisqu'il faut s'expliquer, j'ai tout

Et je n'avance rien que je n'aie ente

Pour conclure, elle attend l'aveu

Elle ne doute point de celui de sa Fi

J'en dis peut-être trop; mais, vou

SCENE II.

[M]ONCADE, LA COMTESSE, PASQUIN.

MONCADE.

[H]E bien ?

PASQUIN.

Depuis long-tems, Monsieur, je me promene

MONCADE.

[L]'as-tu vu ?

PASQUIN.

Laissez-moi du moins reprendre haleine.
[A] peine à respirer, j'ai les sens tout émus ?
[J'ét]ouffe, j'ai couru ; ma foi, je n'en puis plus.

MONCADE.

[Ah] ! tu me fais mourir, & mon impatience...

PASQUIN.

[Ne] m'interrompez point, s'il vous plaît, je commence.
[Je] vous apporte ici des nouvelles, ma foi,
[Qu]e l'on devroit garder pour l'oreille d'un Roi ;
[D'u]n Roi fait comme vous, cela s'en va sans dire,

MONCAD

Bondieu, que ce maraût me fatig

PASQUI

Pour donner au récit & le tour
Il faut bien y larder quelques ré

MONCA

Bourreau, veux-tu parler, & san

PASQUI

C'est ce que nous avons pourtan
Car Julie, au sortir de chez Mo
J'ai fort bien entendu, veut atte
Pour arriver ici sans tumulte &

MONCA

Ah! ces précautions n'ont rien c

PASQU

MONCAD

Monstre, objet le plus vil qui soit

PASQUI

Bon cela.

LA COMTE

Voulez-vous au mal

Trouver un prompt secours ? l'inf

Pour rendre à votre cœur une tra

C'est de sortir d'ici pour n'y rent

MONCAD

Il faut auparavant, Madame, la

Qu'une fois elle n'ose & ne puisse

C'est trop souffrir, il faut que je

Qui n'espere plus rien, ne craint

Mais, j'entends un carosse ; écou

Tu ne jouiras pas long-tems de ta

Je veux sur tout ceci me rendre l

SCENE III.

MONCADE, PASQUIN *dans le cabinet*, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

DANS quel abîme affreux ma passion me plonge !
Je sens au fond du cœur un remord qui me ronge.
Mais, pourquoi balancer dans mon malheureux sort ?
Je n'ai rien à choisir que Moncade ou la mort.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

JE ne puis déposer, mon aimable Comtesse,
Plus sûrement qu'à vous le secret qui me presse.
Heureusement encor ce fou n'est point ici,
Je ne veux point qu'il soit informé de ceci.

JULIE.

Tant mieux, je puis les faire entrer en
Un moment, s'il vous plaît, entrons,

SCENE

JULIE, LA COMTESSE, M
LEONOR *sous le nom de*
MONCADE, PASQUIN *a*
binet.

JULIE *continu*

LA COMTESSE.

Merveilleux, j'en conviens : peut-on ſavoir ſon nom ?

JULIE.

Je ne ſais point encor le nom de ſa famille ;
Mais, lorſqu'en ſa perſonne un vrai mérite brille ;
On démêle aiſément que le ſang dont il ſort
A tout ce qui paroît a beaucoup de rapport.

LEONOR, *ſous le nom de Clitandre.*

Préſentement, Madame, on m'appelle Clitandre.

LA COMTESSE.

C'eſt-à-dire en un mot que voilà votre Gendre.

JULIE.

A peu près. Mariane, approchez, voulez-vous
Recevoir cet Amant en qualité d'Epoux ?

MARIANE.

Ah ! pour un tel Amant j'oſe dire, Madame,
Que l'on peut ſans rougir faire éclater ſa flâme ;
Lui promettre à jamais une conſtante ardeur,
Dès qu'on le voit, peut-on lui refuſer ſon cœur ?

LEONOR, *ſous le nom de Clitandre.*

Et moi dans ce moment, Madame, je vous jure

MONCADE, *l'épée à l*

Traître, avant qu'à ses loix elle soit as

Il faut qu'à l'un de nous il en coûte la

JULIE.

Clitandre, Mariane! hé vîte, sauvon

LA COMTESSE

Ah! cet emportement est indigne de

SCENE V

MONCADE, PASQUIN,

sous le nom de Clit

MONCADE.

SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE *continue.*

Je n'ai pu résister à mon impatience,
Juste Ciel ! qu'ai-je fait ! jusqu'où ma violence...
Je ressens à la fois mille & mille douleurs,
Je ne me soutiens plus, je tombe, je me meurs.

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN,
MARTON.

PASQUIN.

Marton ?

MARTON.

Ciel !

PASQUIN.

Viens ça.

MARTO

Je vais vîte chercher des goute

PASQU

Dépêche-toi : bondieu ! quel tr

Donne.

MART

On se meurt là-haut

PASQU

SCEN

MONCADE,

Maître, mon cher Maître. Il eſt plus froid que glace,
ne, carogne. Hélas! fuſſiez-vous à ſa place.
uvoit un inſtant comme cela debout,
rrois. Ah! jamais nous n'en viendrons à bout.
:, mon cher enfant, ça reprenez courage,
ntrons ce que peut la douleur & la rage.
ons, briſons, caſſons de l'un à l'autre bout;
rous faire plaiſir, je fracaſſerai tout:
ıx, tables, miroirs, que rien n'oſe paroître,
ons la maiſon après par la fenêtre.
ıuls ne revient point! quelle horrible pâleur!
l'on nous abandonne! Au voleur, au voleur,
:s maudites gens! Au meurtre, on m'aſſaſſine.

MONCADE, PASQ
MARTC

PASQU

MARTON, n'auriez-vous po
Elle est, à ce qu'on dit, bonne

JULI

Ah, Ciel! quand finiront mon
Songeons incessamment.

MART

All

Retire-toi.

PASQI

Ah, ah!

MART

Marqu

MONCADE *reprenant ses esprits.*

Remettez-vous, Madame,
La raison, à la fin maîtresse de mon ame,
Vous promet des instans plus tranquilles, plus doux;
N'étant plus amoureux, je ne suis plus jaloux.
Excusez les transports que j'ai trop fait paroître,
D'un premier mouvement je n'étois pas le maître;
Il m'a fait oublier tout ce que je vous dois.
Vous n'avez jamais eu nulle estime pour moi,
Rien ne vous obligeoit, Madame, à vous contraindre;
Aussi, n'ai-je de vous aucun lieu de me plaindre.
Mais, Mariane, adieu; malgré tant de rigueurs,
Je vous souhaite à tous mille & mille bonheurs.

JULIE.

Ciel! dans quel embarras!

MONCADE.

Je le vois bien, Madame,
La pitié trouve encor quelque place en votre ame.
Je ne méritois pas un si dur traitement;
Mais, la tranquillité m'en console aisément.

MONCADE, JULIE
DAMIS, PASQU

DAI

JE ne fais point comment
Le zele que pour vous le
Je n'ai jamais tant vu de b
Il vous vient d'obtenir un
Et ne me dites point non
Que l'on fait dès long-ter
Ne vous aura pas nui dans
Qu'en vous servant il a fe
Non, de quelque façon c
Vous n'en avez pas moin
Mais, aurez-vous toujo

JULIE.

Je ne suis point injuste, & conviens qu'aujourd'hui
Qui ne me connoîtroit, penseroit comme lui;
Mais, cent fois convaincu de cent erreurs pareilles,
Il devoit démentir ses yeux & ses oreilles.
Malgré tous ses sermens, & malgré ses erreurs,
A la moindre apparence il reprend ses fureurs,
Il me charge en son cœur de crimes effroyables,
Vos yeux seuls en seront les juges équitables.
Voici son procédé, je ne cacherai rien,
Et dans le même instant vous jugerez du mien.

MONCADE.

Cet éclaircissement, Madame, est inutile,
Ne l'entreprenez point, la chose est difficile;
Et pour vous épargner un funeste embarras,
Je sors; mais si content....

JULIE.

Moi, je ne le suis pas.
Vous attaquez ma Fille, il est bon de détruire
Un soupçon qui m'offense, & qui pourroit lui nuire.

MONCADE.

Puisque vous le voulez, Madame, j'y consens,
Détrompez, s'il se peut, ma raison & mes sens,
Justifiez la Fille aussi-bien que la Mere.

Lorſque je vous entends, Madar

DAMI

Vos yeux vous ont trompé déja

MONCAI

Oh pour le coup, Monſieur, votr
Ici, Madame amene un je ne ſai
Le préſente à ſa Fille en qualité
Sa Fille le reçoit. Hé bien, qu'e
Ai-je perdu l'eſprit, me fera-t-o
Que la nuit en dormant j'ai for
J'étois dans cet endroit, j'ai for
C'eſt de ce cabinet que mes yeu

JULI

Malgré ces grands témoins, vou
Que ce qu'on prend pour vrai ſo

DAMI

ʼgards que je dois à toute ma famille,
:érêt que je prends à l'honneur de ma Fille,
blige à vous donner un éclairciſſement,
nd j'ai mille raiſons d'en uſer autrement.
ouven z-vous bien avant que je le faſſe,
l n'eſt point de retour, n'eſperez plus de grace;
ous ne vous ſervez de ce dernier moment,
r prendre de ma main ma Fille aveuglément.
s, ſi vous me forcez à vous la montrer telle,
lle a toujours été, malheureuſe & fidelle,
mon honneur, voyez le ſerment que je fais,
at, attendez-vous à ne la voir jamais.

DAMIS.

affreuſes rigueurs ce ſerment vous condamne?

MONCADE.

uis, je ne ſens plus d'amour pour Mariane.

DAMIS.

on cœur innocent à vos yeux vient s'offrir!

MONCADE.

ne la puis-je voir innocente, & mourir.

JULIE.

(*Elle lui parle à l'oreille*).

n, vous ne mourrez point. Revenez au plus vîte,
n'examinons plus quelle en ſera la ſuite.

MONCADE, DAMIS, LE M.
JULIE, PASQUIN.

JULIE.

MONCADE, vous verrez qu'une femme
Quand elle jure, tient ses sermens mieux
Malgré tout l'intérêt que j'avois à me tai
Je vais vous découvrir cet important myst

SCENE XIII.

MONCADE, DAMIS, LE MARQUIS, JULIE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

ON ne peut de Clitandre appaiser les douleurs,
Il n'ouvre plus les yeux que pour verser des pleurs.
Au seul non de Monsieur, sa crainte se redouble;
Ses sens sont agités, & son esprit se trouble.

MONCADE.

Ah! Marton, vous pouvez l'assurer aujourd'hui
Que je n'aurai jamais nulle affaire avec lui.

MARTON.

Mais, le promettez-vous?

MONCADE.

Allez, je vous le jure.

MARTON.

Vous lui pardonnerez, vous verrez sans murmure,

SCENE DERN

MONCADE, DA
MARQUIS, JULIE,
PASQUIN, MAR

MARTON

ENTREZ, beau Cavalier.

MONCADE.

C'est ma Sœ

LEONOR.

MONCADE.

C'est elle. Levez-vous, je connois mon erreur,
Que faites-vous ici ?

LEONOR.

Mon Frere, mon cher Frere,
Notre Oncle qui nous sert de Tuteur & de Pere,
Sous les loix de l'hymen vouloit m'assujettir.
Un vieux Président veuf, à ne vous point mentir,
Me déplut. Et pour rompre un pareil mariage,
Je ne le cele point, je mis tout en usage.
Valere....

JULIE.

C'est mon Fils.

LEONOR.

Par Grenoble passa;
Il m'aima, je l'aimai, mon Oncle me pressa.
Mon Frere, la rougeur me couvre le visage,
Vous me dispenserez d'en dire davantage.

MONCADE.

Madame ?

DAMIS.

Le destin, malgré votre courroux,
Vous force à consentir à des liens si doux,
Et l'intérêt d'un Fils, son honneur & sa flâme.

Malgré vous, malgré moi, le moi

MARTON.

Et que deviendra donc cette bonne (

Madame, elle est là-haut ; le remor

DAMIS.

Allons, & que l'hymen terminant (

Fasse oublier enfin les fautes de l'Ai

FIN.

L'ECOLE

DES PERES,

COMEDIE,

ALCÉE, Frere de Te

ERASTE, Fils d'Alc
Telamon, Amant d

LEANDRE, Fils d'
de Clarice.

HEGION, Ami de

SANION, Mari de M

PAMPHILE, Amai

CLARICE, Amant

Madame SANIO
Sanion.

MISIS, Suivante

SIRUS, Valet de

L'ECOLE DES PERES,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TELAMON, *seul.*

L'EPINE? hola quelqu'un? Il n'est pas de retour?
Mon Fils aura poussé le souper jusqu'au jour.
Ces marauts, que j'envoie en hâte à sa rencontre,
S'enivrent quelque part; aucun d'eux ne se montre?

Tout ce que votre femme alors croit que
Ce que lui fait penser un mouvement j
Souhaitez bien plutôt qu'il vous arrive
Que ce que pense, hélas ! un véritable l
En l'absence d'un Fils. Votre Femme e
Si vous revenez tard, vous croit au mên
Auprès de quelque Belle, amoureux & c
Dans des lieux enchantés son esprit vous
Les plaisirs sont pour vous, son partage
Moi, parceque mon Fils n'est pas dans l
Mes sens sont effrayés, & je perds la ra
Tout me blesse & me nuit, & mon am
De cent mille dangers occupe ma pensée.
Chose étrange ! Comment ? par quel char
Un homme occupe-t-il notre esprit, not
Ensorte que pour lui notre tendresse extré
Nous le rende plus cher qu'il ne l'est à lui
Eraste, cet objet de mes plus chers desirs
Sans lequel je ne puis goûter de vrais pl

Qu'enfin à la pitié m'étant laissé surprendre,
Je le pris avec moi pour ne le lui point rendre.
Je l'ai gardé. Bondieu ! pour lui quel changement !
Il retrouve chez moi la douceur, l'agrément,
Bonne chere, grand feu, des valets, compagnie,
Tout ce qui fait passer tranquillement la vie ;
Il n'entend point gronder dans cette maison-ci,
Car je n'ai jamais eu de femme, Dieu merci.
Ce cher enfant, sortant de la maison d'un Pere
Dur, avare, inquiet, défiant & colere,
Qui passe tout le jour à cultiver un champ,
Et n'est jamais couché le Soleil se levant,
En sentit aussi-tôt toute la différence.
Ce petit Innocent, j'en pleure quand j'y pense,
Par ses embrassemens, hélas ! mon pauvre Fils,
Qu'il a bien reconnu tous les soins que j'ai pris !
Le cadet de celui pour qui je m'intéresse,
Passe, avec ce bourru, ses jours dans la tristesse ;
Mais, je n'en trouverai jamais l'occasion,
Ou je le tirerai de cette oppression.
Quiconque à ses enfans se montre trop sévere,
N'en est que le Tyran, il cesse d'être Pere,
Mais enfin là-dessus, chacun suit son humeur.
Pour moi, j'ai pour Eraste une extrême douceur ;
A ses jeunes desirs rarement je m'oppose.
Il faut bien aux enfans permettre quelque chose.
Il est en apparence en pleine liberté,

A tromper ses pareils s'accoutume aisémei
Tout homme à la vertu qui se livre sans
La douceur le retient beaucoup mieux qu
Mon Frere, dont l'avis du mien est diffé
Vient tous les jours à moi, criant & mur
Qu'est ceci, Telamon? que prétendez-vo
Vous perdez votre Fils, je ne puis plus le
De votre complaisance on se moque tout
Perdez-vous la raison? C'est lui qui n'en a
C'est avec le bon sens vouloir faire divorc
De croire qu'un empire, obtenu par la for
Etablit dans nos cœurs un plus sûr fonden
Qu'un pouvoir que l'amour soutient uniq
Non, non; celui qui fait son devoir par la
Et qui n'obéit plus qu'aux loix de la contra
Se retient, si le mal peut être découvert;
Et s'il le peut cacher, il y tombe & se perd
Mais celui qu'envers nous l'affection enga

Si de ses passions il n'est pas triomphant,
Qu'il ne se mêle point d'élever un enfant.
Mais l'homme dont je parle, arrive ici, je pense.
Il est triste, il ne faut que lui prêter silence.
Il se sera forgé quelques nouveaux soupçons,
Et nous en va donner de toutes les façons.

SCENE II.

TELAMON, ALCÉE.

TELAMON.

AH! mon Frere, bon jour, quelle importante affaire
Vous amene à Paris si matin? D'ordinaire....

ALCÉE.

Je m'en allois chez vous, je vous trouve à propos.
Aurez-vous bien le tems d'écouter quatre mots?

TELAMON.

Quatre mots, selon vous, menent bien loin, mon Frere.

ALCÉE.

Il ne faut qu'un moment, je ne tarderai guere.

TELAMON.

Vous paroissez chagrin!

ALCÉE.

Eraste...

TELAMO

Hé bien ?

ALCÉE.

Voilà les quatre mots.

TELAMO

Cet hon

Mais enfin qu'a-t-il fait ?

ALCÉE.

Un dés

Tenez, c'est un garçon qui n'a h
Un sournois, un pervers, ennem
Qui n'a ni foi ni loi, qui passe
Mais, laissons, ce n'est point l'a
C'est celle qui se vient de passer

Dans la maison forcée ensuite il est entré,
Menaçant, assommant ce qu'il a rencontré,
Ayant roué de coups la servante & le Maître.
Et ceux-ci n'osant plus ni crier ni paroître,
Le pendart s'est servi de cet heureux moment
Pour enlever l'objet qu'il aime apparemment.
On n'entend que ces mots, au sein de sa famille,
Vient-on impunément enlever une Fille?
Devineriez-vous bien en arrivant à moi,
Combien de mes amis.... plus de cent que je crois,
Me sont venus conter cette belle aventure?
Tout le monde s'en plaint, tout le monde en murmure,
Et l'on ne doute point que la punition
Ne suive de bien près une telle action.
Quelle comparaison, dites-moi, peut on faire?
Et quel rapport voit-on entre Eraste & son Frere?
Celui-ci vit aux champs, sage, épargnant son bien,
L'autre insulte des gens, & mange tout le sien.
Le scélérat! peut-on avoir tant de bassesse...
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse,
Mon Frere, car c'est vous qui me l'avez perdu.

TELAMON.

A de pareils discours je m'étois attendu.
On auroit de la peine à retrouver, je pense,
Tant de présomption jointe à tant d'ignorance;
Sur ce qu'il n'entend point il décidera net,
Et n'est jamais content que de ce qu'il a fait.

C'eſt-à-dire
Que le bon ſens vous fuit, ſoit dit
Que vous prenez le faux en toute
Et ne ſuivez jamais que votre paſſi
Contre Eraſte toujours le dépit vo
Rompre une porte, enfin n'eſt pa
Pour un moment du moins calmez
Examinons la choſe avec moins de
Il ne hait pas l'Amour, quelque Be
A ſon âge... Montrons juſqu'au fo
Tout nous manquoit alors, & ſans
Peut-être euſſions-nous fait pis que
Ne nous louons donc point d'une b
Qui, de notre indigence, avoit été
Et ſi vous étiez ſage, il faudroit,
A ce Fils ſi parfait qui demeure av
Sans attendre plus tard, tandis qu
Du monde & des plaiſirs lui perme

TELAMON.

Quel plaisir prenez-vous à me persécuter?
Ecoutez, franchement je n'y puis résister.
J'adoptai votre aîné dans l'âge le plus tendre,
C'est mon Fils, je n'ai plus de compte à vous en rendre:
Que chacun, s'il vous plaît, soit le maître chez soi;
Ses fautes aujourd'hui ne regardent que moi.
C'est parler aux rochers, & votre plainte est vaine:
S'il s'oublie, en un mot, j'en porte seul la peine.
Il fait de la dépense, & le jeu, les repas,
Les habits.... Soit, l'argent ne lui manquera pas;
Quand je n'en aurai plus, j'y penserai. Peut-être
Vous le rendrai-je? alors, vous en serez le maître.
Sur un rien vous venez d'abord nous effrayer:
Une porte est rompue! il faudra la payer.
Quoi qu'il ait fait, enfin, & quoi qu'il puisse faire,
Soyez sûr que l'argent nous tirera d'affaire.
J'en ai, graces au Ciel; & croyez jusqu'ici
Qu'il ne m'en a point tant dépensé, Dieu merci.
Mais, cessons; s'il vous reste à présent quelque doute,
J'y consens, qu'un ami nous juge & nous écoute;
Et je lui ferai voir, & sans beaucoup d'effort,
Mon Frere, qu'avec moi vous avez toujours tort.

ALCÉE.

Ne saurez-vous jamais ce que c'est qu'être Pere?
Ah! de ceux qui le sont apprenez-le, mon Frere.

L'éducation, Ciel!

TELA

Oh! fini

Où je vais sur-le-champ abar

ALC

En use-t-on ainsi?

TELA

On ne

Sans entendre crier du mati

AL

C'est mon affaire au moin

TEL

Et je fais là-dessus ce qu

Pour la derniere fois, g

J'aurai soin de celui que

... vouloir prendre s

ALCÉE.

Oh bien n'en parlons plus, faites ce qu'il vous plaît,
Qu'il dépense, qu'il joue, & qu'il se fasse pendre,
C'est à vous, à vous seul à qui l'on doit s'en prendre.
Si j'en dis un seul mot...

TELAMON.

Quoi! vous recommencez?

ALCÉE.

Allez, je ne suis pas si fou que vous pensez,
Ne croyez pas au moins que je le redemande:
Lorsque je parle ainsi, l'honneur me le commande;
Sa conduite m'effraie, & j'en vois le danger;
Et je ne pourrois pas n'étant qu'un étranger...
Suffit, nous n'aurons plus de débats l'un & l'autre,
Je prendrai soin du mien, & vous laisse le vôtre:
Le mien est, grace au Ciel, ainsi que je le veux;
Le vôtre un jour saura juger entre nous deux...
Adieu. Je ne veux point en dire davantage.

L'éducation, Ciel!

TELAMO

Oh! finiſſon

Où je vais ſur-le-champ abandon

ALCÉE

En uſe-t-on ainſi?

TELAMO

On ne ſauroi

Sans entendre crier du matin juſq

ALCÉE

C'eſt mon affaire au moins.

TELAMO

C'eſt l

Et je fais là-deſſus ce que l'hom

Pour la derniere fois, gouverne

J'aurai ſoin de celui que vous m'

Car, vouloir prendre ſoin & d

ALCÉE.

:n n'en parlons plus, faites ce qu'il vous plaît,
dépense, qu'il joue, & qu'il se fasse pendre,
vous, à vous seul à qui l'on doit s'en prendre.
dis un seul mot...

TELAMON.

Quoi! vous recommencez?

ALCÉE.

, je ne suis pas si fou que vous pensez,
oyez pas au moins que je le redemande:
ue je parle ainsi, l'honneur me le commande;
iduite m'effraie, & j'en vois le danger;
ie pourrois pas n'étant qu'un étranger....
, nous n'aurons plus de débats l'un & l'autre,
ndrai soin du mien, & vous laisse le vôtre:
en est, grace au Ciel, ainsi que je le veux;
tre un jour saura juger entre nous deux...
l. Je ne veux point en dire davantage.

TELAMON, J

QUOIQUE la passion un peu trop l(
Le pauvre homme en ceci n'a pas tout
Mais, il ne falloit pas en convenir d'
Il faut lui résister pour le rendre traitat
Pour peu qu'on l'applaudisse, il est ins
En ces occasions je le combats surtout,
Et quelquefois encor n'en viens-je pas à

SCENE I

TELAMON, Me. SA

ămon eſt humain, il eſt doux & traitable;
.is, fut-il, s'il ſe peut, encor plus raiſonnable,
les faits dont je n'ai d'autres garants que moi,
n'oſe me flatter qu'il puiſſe ajouter foi.
las! je ne vois rien qui ne me déſeſpere.

TELAMON.

:te femme éperdue eſt ſans doute la Mere
l'objet qui nous met ſi fort en mouvement.

Me. SANION.

ıe ſais s'il voudra m'écouter ſeulement.

TELAMON.

'ous écoutera, parlez, ma bonne Dame,
nmencez par calmer le trouble de votre ame.
, rappellez vos ſens, & me contez le tout,
s rien diſſimuler, de l'un à l'autre bout.

Me. SANION.

quoi! Monſieur, c'eſt vous? Qu'à bon droit on vous nomme
ăge Telamon, Telamon l'honnête homme.

TELAMON.

ı'eſt point de cela dont il eſt queſtion;
ions au fait, ma bonne, & ſans digreſſion.
n Neveu vient, dit-on, d'enlever une Fille,
ıt je ne ſais encor le nom ni la famille,

Hélas! la pauvre enfant n'a

TELA

Mais, de ce Pere mort, il
La race, le païs & la conc

Me. SA

De ſa condition, comme c
Elle, ni moi, n'avons auc

TELA

Mais, elle a des parens; o

Me. S

Elle vit ſans amis, ſans pa
Si vous voulez, Monſieu
e vais d'un grand ſecret

TEL

Je vous écouterai fort att

Suffit, tout le quartier vous parlera pour moi.
Sanion est mon nom, à vous rendre service.

TELAMON.

Sanion ! seriez-vous la Mere de Clarice ?

Me. SANION.

Non, je ne la suis point, écoutez seulement;
Vous serez éclairci de tout en un moment.
Si vous me connoissez, vous savez donc, je pense,
Que le plus grand coquin, Monsieur, qui soit en France,
Est mon mari ?

TELAMON.

Je sais tout cela jusqu'ici.

Me. SANION.

On en pend tous les jours qui valent mieux que lui.

TELAMON.

Passons, cela ne sert de rien à notre affaire.

Me. SANION.

Je ne dis pas un mot qui ne soit nécessaire.

TELAMON.

Revenons à Clarice au plutôt; dites-nous
Par quel sort cette Fille est à présent chez vous ?
C'est ce qu'absolument je ne saurois comprendre.

... amena cet enfant à h
Et la mit dans mes mains avec six
C'étoit apparemment le Pere de la
Ne me demandez point son nom n
C'est un secret, dit-il, & des plus in
Qui se découvrira sans doute avec le
Je pars pour l'Italie, à mon retour,
Que je ferai connoître & la Fille & la
Donnez-lui tous vos soins, son éduca
Dépend uniquement de votre attentio
Sur-tout, retenez bien ce que je vais v
Si par malheur j'étois long-tems sans v
Gardez cette moitié de bague que voici
A celui qui viendra vous montrer celle
Remettez cet enfant, sans davantage a
C'est pour la marier qu'il viendra la rep
Il a reçu de moi des contrats, des bijou
Elle peut de sa main recevoir un Epoux.

que l'on m'ait écrit ; perſonne n'eſt venu :
›ùr la pauvre enfant, j'ai fait ce que j'ai pu.

TELAMON.

:et enlevement, contez-moi la naiſſance,
omment mon Neveu chez vous fit connoiſſance ?

Me. SANION.

uis plus de ſix mois il lui faiſoit l'amour,
ımais ſans la voir il ne paſſoit un jour.
laveſſin, la voix de cette Fille aimable,
roient au logis une foule incroyable.
enfin, ce n'eſt rien encor que de la voir ;
ſait, vous voyez, tout ce qu'on peut ſavoir.

TELAMON.

ons au fait.

Me. SANION.

Le fait eſt facile à comprendre,
:e Neveu chez nous vint la voir & l'entendre ;
: jeune, bien fait, elle reçut ſes vœux,
aſſionnément ils s'aimerent tous deux.

TELAMON.

: pourquoi l'enlever ? n'eſt-il point d'autre voie ?

Me. SANION.

lernier des malheurs elle alloit être en proie ;

J'ai de bons yeux ; j'ai lu dans son inte
Et n'ai point balancé dans cette occasio
Votre Neveu paroît un homme raisonn
Il aime cette Fille autant qu'elle est ain
C'est beaucoup. Le bonheur de ce coupl
Ne dépend que de vous, Monsieur, uni

TELAMON.

Je veux délibérer sur toute cette affaire
Attendez-moi chez vous, je ne tarderai
Si vous m'avez dit vrai, vous pouvez es

Me. SANION.

Puisse le juste Ciel toujours vous inspire

SCENE V.

TELAMON, *seul.*

QUOI ! mon Fils, tant de soins & tant de complaisance,
ont pu de votre cœur gagner la confiance !
atre l'ingrat, j'ai peine à me déterminer,
veux le voir avant que de le condamner.
is, allons chez Damis, homme sage & sincere,
oir comment il faut conduire cette affaire.

Fin du premier Acte.

SCENE PREMI

PAMPHILE, MI
GETE.

MISIS.

ALLEZ-VOUS, en désordre, égarée,
Vous donner en spectacle au milieu d'u
Pamphile, y pensez-vous ?

PAMPHILE.

Va, laiss

A l'abri de ses coups, mon cœur dans l'innocence
Ignoroit de l'Amour les traits & la puissance;
Quand ta bouche, trompant ma raison & mes sens,
Me faisoit voir Eraste en tous lieux, en tout tems.
Malheureuse! pourquoi m'en parlois-tu sans cesse?
Pourquoi m'exagerer ses vertus, sa tendresse?
Et pourquoi m'engager, sous l'espoir de sa foi,
A le voir, à l'aimer, à le souffrir chez moi?

MISIS.

Je ne m'en repens point, je le ferois encore;
Je n'en saurois douter, Eraste vous adore.

PAMPHILE.

Gete, va le chercher, dis-lui qu'il vienne ici,
Mon cœur ne sauroit être assez tôt éclairci.
Mais, ne t'arrête point, va, cours; l'incertitude
Est de tous les tourmens le tourment le plus rude.

MISIS.

VOILA bien des soupirs & bien des p

PAMPHILE.

L'ingrat me trahit-il ? ne m'aimeroit-il
Qu'en penses-tu, Misis ?

MISIS.

Madame, pl
Moins à le soupçonner je trouve d'app
Eraste hier encor juroit à vos genoux,
Qu'il n'aspiroit qu'au bien de se voir
Que pour y parvenir, il alloit à son Pe
De son amour pour vous, découvrir l

aſte dès long-tems pour Clarice ſoupire,
vient de l'enlever.

MISIS.

Modérez-vous.

PAMPHILE.

Hélas!

ces triſtes momens je ne me connois pas.
ıs, Miſis, cherchons le Fils, l'Oncle, ou le Pere;
legion ſache auſſi l'excès de ma miſere;
le ſeul homme encore, après tant de malheurs,
ne ſe laſſe point d'entrer dans mes douleurs.
s quoi, n'entends-je pas Eraſte? C'eſt lui-même.
-tu douter encor de mon malheur extrême?
parlerai-je? hélas! que voudrois-je ſavoir?
trons, j'en vois bien plus que je n'en voulois voir.

MISIS.

ice eſt avec lui, ce dernier coup me tue.
tout au moins, cachons nos larmes à ſa vue.

ERASTE, CLA
PARMENON.

ERASTE *à Parme*

RENVOYEZ ce carosse, & payez le
Sanion maintenant aura beau nous che
Après avoir si bien couru toute la Ville
Nous retrouver n'est pas une chose facil
Mais, entrons chez mon Pere, & caln
On ne nous croira pas apparemment c
Ne l'appréhendez point, il n'a rien de s
Il ne vous fera voir ni mépris ni coler
La bonté, la douceur est peinte dans
Et jamais on n'en vit de pareil sous le
Que vois-je? qu'avez-vous? Vous chan

CLARICE.

Et seule entre vos bras je suis abandonnée !
Ne le verrai-je plus ? Ciel ! que dois-je augurer ?
Qu'à bon droit contre lui j'ai lieu de murmurer !

ERASTE.

Ne vous allarmez point. Leandre, ce cher Frere,
Vit, vous le savez bien, sous le pouvoir d'un Pere
A qui je dois le jour, je n'en dis rien de plus,
Le respect me défend de parler là-dessus.
Mais, croyez que ce Frere, en qui je m'intéresse,
A plus d'une raison de cacher sa tendresse,
Il faut tromper ce Pere, & faire croire à tous
Que c'est moi qui soupire & qui brûle pour vous.
Je vous débrouillerai sans peine ce mystere ;
Mais, rappellez vos sens, n'accusez plus mon Frere,
Vous le verrez bientôt, il ne tardera pas ;
Il souffre plus que vous, absent de vos appas.
Hé du moins, pour le prix de l'amour le plus tendre,
Sachez-lui gré des soins qu'il ne sauroit vous rendre.

CLARICE.

Je ne saurois gouter tant de rafinement,
La passion chez moi parle tout autrement :
Dans ces ménagemens je suis trop exposée,
Et tôt ou tard enfin j'en serois abusée.
Quand j'ose tout risquer pour lui plaire aujourd'hui,
Que ne fait-il pour moi ce que je fais pour lui ?
S'il craint, avec raison, le courroux de son Pere,

SCENE

ERASTE, CLARICE, P
SANION.

SANION.

A L'AIDE mes amis; accourez, j
On enleve Clarice, on en veut à ma
Assistez; protégez, & vengez aujour
Un pauvre Malheureux sans secours,

ERASTE.

De tes cris importuns je punirai l'au
Et l'effet avec moi suit de près la me

SANION.

Et je l'emmenerai malgré tous vos discours.

ERASTE.

Tu cherches, Malheureux, le dernier de tes jours;
Je t'ai déja montré, coquin, ce que mérite
Un homme sans honneur; tu n'en seras pas quitte
A si bon compte, au moins. Adieu, retire-toi,
Ou tu seras sur l'heure assommé devant moi.

SANION.

Vous m'assommerez, vous?

ERASTE.

Ah! je perds patience;

SANION.

Cela ne sera pas si facile, je pense.

ERASTE.

Parmenon, fais ouvrir la porte promptement;
Je tuerois ce maraut indubitablement.

SANION.

Je me moque de tout, & crains peu la menace;
Et j'empêcherai bien....

ERASTE.

Range-toi, fais-moi place.

SANION.

Je ne souffrirai point.

On ne vient point, Monsieur, personn

ERASTE.

Viens-ça, n'épargne plus ce scélérat insi

Parmenon leve la
frapper S

Attends, pour commencer, que je te f
Mais, au moindre coup d'œil, n'hésite
Fais-lui sentir un peu ce que pese ta ma
Ah, tu fais le mauvais ! il te fera connoî
Que tu ne l'es pas tant que tu veux le pa

SANION.

Qu'il ne s'avise pas de me toucher, au 1
N'est-il dans ce quartier ni secours ni tém

PARMENON *lui do*
de poing, & Cla

ERASTE.

Prends garde

à Parmenon).

t'avois pas fait ſigne de le frapper ;
, de ce côté-là, l'on ne peut ſe tromper.
va-t-en maintenant, ne tarde pas, évite
e commencement la dangereuſe ſuite.

SANION.

, que vous ai-je fait ? quel tort ?

ERASTE.

Que de raiſons.

CLARICE.

lre ne vient point ?

SANION.

J'enrage !

ERASTE.

Finiſſons.

SANION.

uoi m'enlevez-vous cette Fille ſi chere,
oit me regarder comme ſon propre Pere,

ERASTE.

tre que dans peu tu changeras de ton,
'alets vont venir, vois-tu cette maiſon ?
outerai plus ni larmes ni prieres,
ferai donner mille coups d'étrivieres.

SANION.

ivieres ? Ciel !

Il faut que je le tue, ou bien que je l

Qu'est-ce? m'as-tu bientôt assez env

Ne te lasses-tu point de faire l'enrag

SANION.

Quel est donc l'enragé, dites-moi, j

Ou de celui qui bat, ou de celui qui

ERASTE.

Tu voulois donc, pervers, ame doub

Donner à cette Fille un Epoux tel que

SANION.

Celui dont il s'agit, l'auroit fait gra

ERASTE.

Cent pistoles étoient ta récompense, i

Je te les donnerai: si tu n'es pas cont

Un chemin bien plus court ne coûtera

Cent Decrets négligés ne t'allarment

SCENE V.

ERASTE, CLARICE, SANION, PARMENON, SIRUS.

ERASTE.

AH ! vous voilà, Sirus, vous moquez-vous de moi ?
Plutôt dépêchez, ouvrez-moi cette porte.

CLARICE.

Je meurs.

ERASTE.

Plus qu'à moi cette affaire t'importe ;
Je quitte un moment, fais-y réflexion,
Je viens pour savoir ta résolution.

Il faut que je le tue, ou bien que je le
Qu'eſt-ce ? m'as-tu bientôt aſſez envi:
Ne te laſſes-tu point de faire l'enragé

SANION.

Quel eſt donc l'enragé, dites-moi, je
Ou de celui qui bat, ou de celui qui c

ERASTE.

Tu voulois donc, pervers, ame doubl
Donner à cette Fille un Epoux tel que t

SANION.

Celui dont il s'agit, l'auroit fait gra

ERASTE.

Cent piſtoles étoient ta récompenſe, in
Je te les donnerai : ſi tu n'es pas cont
Un chemin bien plus court ne coûtera
Cent Decrets négligés ne t'allarment p

SCENE V.

ERASTE, CLARICE, SANION, PARMENON, SIRUS.

ERASTE.

AH ! vous voilà, Sirus, vous moquez-vous de moi ?
Au plutôt dépêchez, ouvrez-moi cette porte.

CLARICE.

Je me meurs.

ERASTE.

Plus qu'à moi cette affaire t'importe ;
Je te quitte un moment, fais-y réflexion,
Je reviens pour savoir ta résolution.

SCENE V

SANION, *seul.*

MA résolution, Ciel ! après ma disgr[...]
Quelle réflexion veût-il donc que je fasse ?
Je ne m'étonne plus si des gens de bon sen[...]
Perdent l'esprit après de pareils traitemens.
Le drôle, par ma foi, n'y va pas de main[...]
Je n'ai jamais été battu de telle sorte.
Quel bras ! jamais frappeur ne fût mieux so[...]
Avec lui, l'on n'a pas le loisir de crier ;
Il a plutôt donné mille coups : mal-peste,
Que ses pieds sont légers, & que sa main es[...]
Et cependant malgré les coups qu'il m'a do[...]
A ce bourreau qui vient de me casser le nez
Il faut sans murmurer, sans tarder davanta[...]

Recevons cet argent, s'il veut me le donner.
Je perds l'esprit : il faut que je sois un sot homme.
Quoi ! je pense qu'il va me compter cette somme !
Il me dira ce soir : oh, revenez demain.
De la chose jamais je ne verrai la fin.
De tous les jeunes gens voilà le caractere,
Heureux qui peut n'avoir avec eux nulle affaire !
Bon ! de l'argent, chansons, je n'en aurai jamais.

SCENE VII.

SANION, SIRUS.

SIRUS *parlant à Eraste.*

JE le tournerai bien ; allez, je le connois,
Je vous répons de tout, & j'en fais mon affaire.

SANION.

Bon, voici l'autre encore, à qui je n'ai que faire,
Qui va me soutenir, du matin jusqu'au soir,
Que deux & deux font trois, & que le blanc est noir.

SIRUS.

Vous vous moquez de moi, cela n'est pas croyable.
Ah ! Sanion, bon jour.

Un conte qu'à plaisir quelqu'un vient

SANION.

Il ne finira point, si l'on veut l'écoute

SIRUS.

Qu'en dites-vous, mon cher? bon! c
Hem?

SANION.

Quoi?

SIRUS.

Certain combat entre vo

SANION.

Oh le mauvais plaisant!

SIRUS.

Moi, je n
Ce combat fait par-tout un terrible fr
Je venois bonnement en apprendré l

SANION.

SIRUS.

rous a séparés ? dites-le moi.

SANION.

Personne.

s nous sommes trouvés sans force & sans vertu ;
s fort las, eux de battre, & moi d'être battu.

SIRUS.

:pendant malgré le nombre & la surprise,
ictoire entre vous est encore indécise ?
dis-je ? tout l'honneur est de votre côté,
le champ de bataille enfin vous est resté.

SANION.

maudit scélérat, que la peste te crêve.

SIRUS.

entement, il faut profiter de la trêve :
entre mon Maître & vous une solide paix
ablisse, & que rien ne la trouble jamais.
t votre sentiment, je n'en fais aucun doute.

SANION.

t du bruit avec toi que tout ce qu'on écoute.
ions au fait, Sirus.

SIRUS.

Mais le fait, m'y voilà ;

SANION.

ont des contes bleus, te dis-je, que cela ;

On vous en a promis.

SANION.

C'eſt juſtemen

SIRUS.

C'eſt cent louïs qu'on doit vous donner ;

SANION.

Oui, d'abord qu'on m'aura délivré cet

SIRUS.

Vous les aurez, vous dis-je, Eraſte eſt g

Et je ſuis caution qu'avant qu'il ſoit h

SANION.

Oh, je veux des effets, & non point d

SIRUS.

Sanion, croyez-moi, par la route cor

On fait malaiſément une groſſe fortu

ıtre cens promis.

SIRUS.

Selon mon jugement...

SANION.

, je ne ſuis pas ſeul de mon ſentiment.

CENE VIII.

ION, SIRUS, LEANDRE.

LEANDRE.

ı, mon cher Sirus, le Ciel m'eſt donc proſpere !
ıuis redevable à cet aimable Frere ?
rvices, quels ſoins, ne m'a-t-il point rendus !
, hélas ! ſans lui, je ne vous verrois plus.
ntrons.... Juſte Ciel ! eſt-ce là cet infâme ?
ƿarles, Sirus ?

SIRUS.

L'objet de votre flâme
:end. Allez vîte embraſſer ſes genoux.

LEANDRE.

, fuis, Malheureux, évite mon courroux.

SANION.

CHANSONS que tout cela.

SIRUS.

Sanion

Le nuage grossit, & l'orage s'apprête

Prends garde à toi, je vois.

SANION.

Hé bien

SIRUS.

Il ne sera plus tems.

SANION.

Oh, parbleu n

Par la mort, par la sang....

Ventre-tête, il verra si je suis effectif;
Je veux être pendu, roué, brûlé tout vif,
Pis, s'il se peut encor, si jamais de sa vie,
De boire & de manger il a la moindre envie.
On ne me connoît pas encor, je le vois bien.

SIRUS.

Tu tiens là des discours qui ne sont bons à rien.

SANION.

Pour montrer qui je suis, & me mettre en haleine,
Je vais pour commencer te percer la bedaine.

SIRUS.

Prends garde, Sanion, je suis de tes amis.

SANION.

Morbleu, je le ferois tout comme je le dis.

SANION, SIRUS,
PARMENON, *de*
des bâtons.

ERASTE.

QUE te dit ce voleur?

SANION.

Que je
Il ne m'apporte rien.

SIRUS.

Il est très
Il veut aveuglément suivre vos vol
Il est surpris, dit-il, de toutes vo
Il attendra huit mois, non pas hui

SANION.

SCENE II.

GETE, PAMPHILE, MISIS.

GETE.

Vos malheurs aujourd'hui ne sont que trop certains.

PAMPHILE.

ne le sais que trop.

MISIS.

Hélas ! que je la plains.

GETE.

l'y faut plus penser, l'ingrat vous abandonne.

PAMPHILE.

le vois, je le sens beaucoup mieux que personne.

GETE.

in de m'éclaircir nettement là-dessus.

PAMPHILE.

ai tout vu de mes yeux, & je n'en doute plus.

a ! malheureuse, hélas ! nul espoir ne me reste ;

ERASTE, SIRUS

SIRU

Vous donnez des soufflets
Apprenez qu'un soufflet vaut

LEANI

Quel tintamare, ô Ciel ! que
Ne soit bientôt instruit de to

SIR

Ne vous allarmez point, tou

LEAN

Ah ! je serois perdu, te dis-je

SIR

Je ne veux qu'un moment p

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GETE, *seul.*

PAMPHILE, c'en est fait, cessez de vous flatter;
Votre malheur est sûr, on n'en sauroit douter.
L'ingrat vous abandonne ; il vous fuit, l'infidelle;
Il brûle maintenant d'une flâme nouvelle.
Dans cet abîme affreux a-t-il pu vous plonger?
Quelle foule de maux! peut-on l'envisager?
Ciel! abandonnement, injustice, infamie,
Manquant des choses même utiles à la vie,
Je n'y saurois penser : l'état où je la vois
Me fait pâlir d'horreur, & me glace d'effroi.
O race sacrilége! ô le plus détestable!
Quoi! ni la foi donnée à cette Fille aimable,
Ni la compassion qu'il en devoit avoir,
Ne fixent point en lui l'honneur & le devoir!

Est l'unique present que j'a...
Tu m'as cent fois pressé, tou
D'accepter tous les dons que
A tes offres mon cœur ne s'e
Je porte encor l'habit que l
Dans mes pressans besoins,
Leur travail m'a fourni les s
Et j'espérois dans peu les en

G E

Hé, de quoi votre esprit v
Ayant eu si long-tems pour
Qu'avons-nous fait pour vo

P A M P

Gete, ne tarde point, va
Dis-lui que j'ai besoin de
Qu'en lui seul aujourd'hui
C'étoit l'unique ami que m

SCENE III.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE.

Vous ne me direz plus, du moins avec justice,
Que de ma passion j'écoute le caprice.
Et cet illustre ami que je vais consulter,
Vous montre que c'est lui que je veux écouter.

MISIS.

Hé bien, que fera-t-il? Le bon-homme à son âge
Est encor plein d'esprit, d'honneur & de courage;
Cela ne suffit pas. Apprenez qu'aujourd'hui
L'on ne fait plus de cas d'un homme tel que lui.
On fuit par-tout les gens que la misere accable.
L'extrême pauvreté l'a rendu méprisable.
Malgré votre bon droit, la raison, l'équité,
Il parlera pour vous, mais sans être écouté.

PAMPHILE.

Ah, Misis! j'apperçois le Pere de ce traître.
Parlons-lui, mon malheur le touchera peut-être.

PAMPHILE

ALCÉ

ALC

JE n'y faurois penfer.

MISI

Atte

PAMPH

Non, je veux profiter de cette

ALCI

Il ne faut que cela pour perdre

MIS

Il eft fâché.

PAMPH

ALCÉE.

Laissez-moi là.

PAMPHILE.

Ne puis-je me flatter?

ALCÉE.

Madame, je n'ai pas le loisir d'écouter.

MISIS.

Pour un moment du moins accordez-nous la grace.

ALCÉE.

Deux Femmes à la fois! J'abandonne la place.

MISIS.

Je vous l'avois bien dit. Fuyons ce loup-garou.

PAMPHILE.

Le Fils est un perfide.

MISIS.

Et le Pere un vieux fou.

SCÈ

ALCÉ

Quoi ! Leandre, dit-o
Lorsque ce ravisseur.... Je
Que deviendroit l'espoir c
Quoi ! malgré tant de soin
Quoi ! celui qui sous moi
Qui s'est toujours montré
Rigide observateur des sul
De toutes mes lèçons ne se
Où l'irai-je chercher ? Ce
Dans quelque bon endroi
Et le pauvre innocent, s
S'expose sans savoir où l'
Mais, j'apperçois Sirus ;
Je puis facilement m'inst

SCENE VI.

ALCÉE, SIRUS.

SIRUS.

TILAMON, grace au Ciel, est pleinement instruit;
Et loin d'en murmurer, & d'en faire du bruit,
Je crois qu'il n'a jamais ri de si bon courage.

ALCÉE.

Ah, je n'en doute plus, cet homme n'est pas sage.

SIRUS.

Il m'a remercié de tous mes bons avis;
Il a loué son Fils de les avoir suivis.

ALCÉE.

J'enrage!

SIRUS.

Il m'a donné tout l'argent nécessaire,
Afin de terminer promptement cette affaire;
De plus, il m'a chargé d'un souper pour ce soir,
Où nous ferons briller notre petit savoir.

SIRUS.

Je leur perce d'un vin pour boire à ce
Qui.... Vous voilà, Monsieur ! je ne v
N'avez-vous rien appris ? Que dit-on,

ALCÉE.

Ma foi, je vous admire, aussi-bien q

SIRUS.

Oui, nous sommes assez admirables p
Dromon, fais au plutôt dessaler ces a
Fais revenir aussi cet oiseau de rivier
Et pique promptement ces pigeons de

ALCÉE.

Quel désordre !

SIRUS.

Pour moi, j'en suis
Mais, qu'y faire, on le veut, cela n

ous ces repas font-ils donc bons?

SIRUS.

A rien.

ALCÉE.

ible déja voir sa maison par terre,
s'enrôler pour aller à la guerre.

SIRUS.

e le présent, & prévoir l'avenir,
sage au moins, il en faut convenir.

ALCÉE.

, prétend-il garder cette Chanteuse!

SIRUS.

iment.

ALCÉE.

Ce feroit une chose honteuse.
garder chez lui, dans sa propre maison!

SIRUS.

seulement une once de raison.

ALCÉE.

mais parlé d'une chose semblable?

SIRUS.

un enfant, cet homme est il capable?
, il lui plonge un poignard dans le sein.

ALCÉE.

ais cacher, j'en suis dans un chagrin.

Je ne vous flatte point, je dis la vér
Et peut-on voir en vous, à moins qu'
Tant de vertus depuis les pieds jusqu'
Sans vous rendre, Monsieur, l'honne
A tout ce que je vois je me suis atte
Je voudrois bien savoir si Leandre à
Se plongeoit à vos yeux dans le libert
Si vous le laisseriez là sur sa bonne fo

ALCÉE.

J'aimerois mieux mourir. Ah, juste
J'aurois connu l'amour dont il n'est
Six mois auparavant qu'il nous l'eût

SIRUS.

A qui le dites-vous? aucun de ses pro
A vos soins prévoyans n'échapperon

ALCÉE.

ALCÉE.

bien dit, Sirus; & je vois en effet....
ourd'hui, dis-moi, n'as-tu point vu Leandre?

SIRUS.

ce radoteur, je suis las de l'entendre.
s, dites-vous? oui vraiment, je l'ai vu,
êter ici, j'ai fait ce que j'ai pu,
ain, pour cela j'ai tout mis en usage:
rs de Paris devroient bien à son âge...

ALCÉE.

ç retourné?

SIRUS.

N'en doutez nullement.
qui l'ai conduit; oui, moi-même.

ALCÉE.

Vraiment?

SIRUS.

s apperçu qu'il étoit en colere.

ALCÉE.

ui? dis-moi.

SIRUS.

Contre Eraste son frere.

ALCÉE.

je savois bien....

SIRUS.

Vous plaisantez, je vois

C'est pour

ALCÉE.

Hé bien?

SIRUS.

Il a trouvé la chose si

ALCÉE.

Après?

SIRUS.

Je délivrois l'argent à Sa
Lorsqu'il est arrivé; mais, plein
Ne rougissez-vous point? c'est un
Nous a t-il dit d'abord. Hé quoi,
Vous dissipez ainsi le bien de nos a
Mon Frere, y pensez-vous? ouvre

ALCÉE.

Non, je ne me sens pas, je vois q

SIRUS.

ns ces sentimens toujours le maintenir !
:an des vertus, & l'ennemi des crimes,
tout plein, Sirus, de ces belles maximes.

SIRUS.

ste, on le voit bien ! de vos graves discours,
me, son esprit se nourrit tous les jours.

ALCÉE.

le mieux que je puis, je conduis sa jeunesse ;
lui souffre rien, je l'exhorte sans cesse
ttacher aux mœurs des hommes d'aujourd'hui,
n faire un miroir, où les fautes d'autrui
ervent de leçons : faites ceci, lui dis je.

SIRUS.

ALCÉE.

Evitez cela.

SIRUS.

Quel soin !

ALCÉE.

Qu'on se corrige.

SIRUS.

parler comme il faut.

ALCÉE.

Fi, cela ne vaut rien ;

Que ne puis-je toujours voı
Il ne faut avec vous qu'éco
Mais, excusez, je suis ch:
La morale est un mets dor
Et vous n'ignorez pas qu'e
On ne pardonne point un
Le moindre manquement
Un crime tel enfin, que l
D'avoir enfreint les loix c
Aussi je suis d'un soin que
Et dans l'occasion, à tous
Je donne assez souvent me
Votre lard sent l'évent, dé
Relevez ces cardons par u
Ce ragoût ne vaut rien, (

Se mirer dans leurs plats comme dans un miroir.
Je voudrois avec vous demeurer davantage.

ALCÉE.

Va, que le Ciel te fasse honnête homme, & plus sage.

SIRUS.

Vous retournez aux champs ?

ALCÉE.

J'y vais tout de ce pas.

SIRUS.

Puisque de vos conseils on fait si peu de cas,
C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.

ALCÉE.

Je n'étois revenu que pour chercher Leandre;
Mais, puisque tu me dis qu'il s'en est retourné,
A retourner aussi je suis déterminé.
Je n'ai soin que de lui, je ne suis plus si bête
D'aller de l'autre encor m'embarrasser la tête:
Je ne m'en mêle plus. Pour mon Frere, il fera
Désormais là-dessus tout ce qui lui plaira.
Mais, quoi! ne vois-je pas Hégion? C'est lui même,
Je ne me trompe pas. Ah, ma joie est extrême;
Je ne puis exprimer le plaisir que je sens.
Nous nous sommes connus dès nos plus jeunes ans.
C'est-là ce qu'on appelle un homme incomparable,
Et d'une probité toujours inviolable.

Je veux l'attendre ici pour

SIR

Et moi, je vais, Monsieur,

SCEN

ALCÉE,

GE

HEG

D'UNE telle action, Eraſt
La choſe me paroît horrible

On ne reconnoît point le sang qui le fit naître.

ALCÉE.

De cette malheureuse il fait l'enlèvement,
Et ce bon-homme prend mon parti hautement.
De bon cœur je voudrois, pour un doigt, que mon Frere
Connût contre son Fils jusqu'où va sa colere,
Que par hasard ici caché dans quelque coin,
De ce qu'il dit il fût oculaire témoin.

HEGION.

Si le Pere en ceci n'agit avec prudence,
Je pousserai la chose, & plus loin qu'on ne pense.

GETE.

Pamphile n'a que vous, qui puissiez aujourd'hui
Soulager ses malheurs, & lui servir d'appui.

HEGION.

Crois-moi, de son destin je ne suis point en peine.

ALCÉE.

Quelle affaire en ces lieux, Hegion, vous amene?
Je me suis arrêté tout exprès pour savoir
Comment vous vous portez, le plaisir de vous voir.

HEGION.

Eraste votre aîné, celui que votre Frere
Adopta, jeune encore.

Je ne le cele point, m'emp

A L

Allons, que votre esprit tâc

H E G

Vous connoissiez Simule ?

A L C

Hé

H E G I

Malheureux reste, hélas ! d'u
Au dernier désespoir est prêt
Votre Fils en un mot veut la

A L C

Ah ! que me dites-vous ?

H E G I

V

Qui, de son cœur enfin, s'ét

Une Fille sans bien, sans honneur & sans nom.

ALCÉE.

A de pareils discours, je ne sais que répondre,
Et tout est déchaîné, Monsieur, pour nous confondre.
Ah! mon Frere, voilà de beaux enseignemens!

HEGION.

Il faut savoir, Monsieur, quels sont vos sentimens;
Et sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Vous connoissez à quoi l'équité vous engage.
De l'honneur, en un mot, il faut suivre les loix,
Ou je vous parle ici pour la derniere fois.
Oui, si de la vertu négligeant les maximes,
Vous appuyez le vice, & soutenez les crimes,
Je pousserai la chose à toute extrêmit',
Votre Fils recevra ce qu'il a mérité.
Je ne le céle point, cette Fille m'est chere,
J'étois le seul ami de feu son pauvre Pere,
Et je travaillerai, tenterai, je ferai
Pour la servir, Monsieur, tout ce que je pourrai.
Quelle réponse enfin avez-vous à me faire?

ALCÉE.

Permettez-moi, Monsieur, de parler à mon Frere.

HEGION.

Plus vous êtes puissant, estimé, riche, heureux,
Plus la fortune court au-devant de vos vœux,

SCENE VI

ALCÉE, *seul.*

A-T-ON jamais parlé d'un tel débordem
Ah, le beau directeur ! ah, le vieux fou ! j'
Peut-on avoir si peu de conduite à son âg
Et plaise au Ciel encor que nous soyons au
D'un pareil gouverneur nous devons crai
Il n'est rien à présent que je ne doive atte
Et mon Fils à sa porte un jour se fera pend

SCENE IX.

ALCÉE, HEGION.

HEGION *parlant à Pamphile à sa porte.*

ꟷnsolez-vous, son Pere est un homme de bien;
urez en repos, & n'appréhendez rien.
à *Alcée*).
ıs retrouve encore? Enfin, Monsieur, j'espere.

ALCÉE.

ıs l'ai dit, il faut que je parle à mon Frere.

HEGION.

ıyez-vous qu'il soit?

ALCÉE.

Au Palais, nous verrons.

HEGION.

s suis: au Palais nous nous retrouverons.

Fin du troisieme Acte.

ACTE I

SCENE PREMI[E]

LEANDRE, SIR[US]

LEANDRE.

SUR ce que tu me dis puis-je prendre ass[urance]

SIRUS.

Il s'en est retourné, vous dis-je, en diligen[ce]
Il est à son village à présent, croyez-moi.

LEANDRE.

Je le souhaite trop pour le croire.

verra point, il reviendra sans doute.

SIRUS.

us avez raison, il n'y manquera pas,
:re, pourtant, pourroit être si las....

LEANDRE.

: au Ciel, Sirus, & que bien à son aise,
re trois jours au lit ou dans sa chaise;
ans péril, au moins, car mon soin principal...

SIRUS.

de goute, ou pis, ne lui sieroit pas mal.

LEANDRE.

:enne à Paris, de Paris à Vincenne,
rois fois par jour ce chemin-là sans peine;

SIRUS.

, n'y pensons plus; s'il vient, on le verra;
;pondrai, moi, sur ce qu'il nous dira.

LEANDRE.

-y bien, Sirus, vois à quoi tu t'exposes,
être informé des plus petites choses.
re seulement, lorsqu'il voudra savoir
ıoi je passe ainsi tout un jour sans le voir?

SIRUS.

nement voilà quelque chose de rare!
vous n'y pensez pas, & votre esprit s'égare;
:; pour servir quelqu'un de vos amis.

SIRUS.

La nuit? non, l'on ne [illegible]

Foin, l'usage devoit permettre tour-à-tou[illegible]
De servir ses amis la nuit comme le jour
Mais, baste là-dessus, ne soyez point en
Je connois son humeur, par le nez je le m[illegible]
Je le fais, quand je veux, donner dans le
Et le rends devant moi plus souple qu'u[illegible]

LEANDRE.

Comment fais-tu, Sirus?

SIRUS.

Je mens comme u[illegible]
Je dis que je vous trouve un homme in[illegible]
Je lui fais un tableau de toutes vos vertus

LEANDRE.

Mes vertus?

SIRUS.

rai l'appaiser, vous dis-je, en quatre mots.
voici.

LEANDRE.

Quoi ?

SIRUS.

C'est lui.

LEANDRE.

Mon Pere?

SIRUS.

C'est lui-même.

LEANDRE.

lui dirai-je ? Hélas ! dans mon désordre extrême.

SIRUS.

'en vais l'amuser ; mais, fuyez promptement.

LEANDRE.

l n'entre point ?

SIRUS.

Allez, cachez-vous seulement.

ALCÉE.

Entrons dans le logis, & voyons si mon Frere
Est de retour; après....

SIRUS *à part.*

Ceci, c'est mon affaire;
Je ne permettrai point....

ALCÉE.

Ah! j'apperçois Sirus.

SIRUS.

Ah, les dents! ah, le nez! ô, Ciel, je n'en puis plus!
Est-ce ainsi qu'on en use? où pense-t-il donc être?
Faut-il que je réponde à d'autres qu'à mon Maître?
Quelle pitié, bondieu! qu'est-ce à dire cela?

ALCÉE.

Et pourquoi malheureux tout ce vacarme-là?
Quelle raison....

SIRUS.

Ah, ah!

ALCÉE.

Pendart, veux-tu te taire?

SIRUS.

De tous vos sobriquets, Monsieur, je n'ai que faire.

ALCÉE.

Mais, qu'as-tu?

SIRU

Leandre m'a donné mille coup

ALCÉ

Que me dis-tu ? comment ?

SIRU

Sans compter une dent à tomb

ALCÉ

Et pourquoi ?

SIRU

Je ne sais. Il veu

Que j'aie eu quelque part à cet

ALCÉ

Mais, ne m'as-tu pas dit que L

S'en étoit retourné ? mais cepen

SIRUS

attre un vieux Domestique, encore injustement !
le se souvient-il plus que dans mes bras, n'a guere,
; le portois encore ? En voilà le salaire.

ALCÉE.

eandre, je te loue. Ah, que tes actions
Répondent dignement à mes intentions !

SIRUS.

Vous le louez encor ? Mais pourtant, s'il est sage....

ALCÉE.

Je ne puis me lasser d'admirer son courage.

SIRUS.

Si contre lui j'avois osé me revancher,
Il n'eût.... Allez, vous dis-je, il devroit se cacher.

ALCÉE.

Il a lu comme moi dans le fond de ton ame ;
Il a connu l'auteur d'une action infame,
Il t'a puni. Réponds à ce que je te dis :
Mon Frere maintenant est-il dans le logis ?

SIRUS.

Non.

ALCÉE.

Quand reviendra-t-il ?

Je te ferai parler d'autre ...

SIRUS.

J'en

Et m'en dût-il coûter les jambes & les

Je ne vous dirai point ce que je ne sai

ALCÉE.

En quel endroit est-il? encor faut-il m'i

SIRUS.

C'est justement cela que je ne veux pas d

ALCÉE.

Si tu ne me répons plus sagement, ma f

Je t'apprendrai, fripon, à te jouer de m

SIRUS.

A quoi sert-il, Monsieur, de vous met

Je connois le quartier où Monsieur vo

Pourroit être à présent; mais quoi? ce

Quand j'ignore le nom de la rue.

ALCÉE.

:ons le Pont-Neuf, & prenons garde à nous,
Pont très souvent on trouve des filoux.

ALCÉE.

'est pas mauvais ; mais, passons-le au plus vite ;
un peu pressé.

SIRUS.

Passons-le donc ; ensuite,
ıe en descendant, là sur le bord de l'eau,
ı le chemin tout droit, c'est le plus beau.
les chevaux ; car un cheval qui rue,
ıppe quelqu'un, il le blesse ou le tue.

ALCÉE.

·t bien dit.

SIRUS.

Passons ce guichet promptement;
e cabaret.

ALCÉE.

Je le vois.

SIRUS.

Aisément
avons traverser la petite ruelle.

ALCÉE.

t un cul-de-sac, tu me la bailles belle;

SIRUS.

Etes-vous las ? Monsieur, re

ALCÉE.

Non, double chien, comment veux-tu c
Nous courons tout Paris sans sortir d'u

SIRUS.

Revenons au Pont-Neuf.

ALCÉE

Ah ! le mau

SIRUS.

C'est ici le plus droit & le plus court che
Vous connoissez Cratin, l'ami de vot
Qui fut d'abord Laquais, & puis Hor

ALCÉE.

Oui, je le connois fort.

SIRUS.

SIRUS.

Vous tournerez à droite ; & près d'une fontaine,
Où, si vous le voulez, vous reprendrez haleine.

ALCÉE.

Oh, passons, je ferai tout ce qu'il me plaira.

SIRUS.

Le Menuisier, Monsieur, qui fait le coin ; c'est là.

ALCÉE.

Mais chez ce Menuisier que diantre a-t-il à faire?

SIRUS.

Ma foi, je n'en sais rien, Monsieur, c'est son affaire.

ALCÉE.

Il faut que je lui parle, & j'y vais de ce pas.

SIRUS.

Vous savez le chemin, ne vous égarez pas.

ALCÉE.

Je ne l'oublierai point.

SIRUS, *seul.*

VA, creve, v
Il se pendroit plutôt que de prendre un
Pour deux heures au moins nous en voil
Ça, voyons maintenant si notre vin est
Ils souperont fort tard, & je puis à mei
Attendant le souper, en vuider deux boı
D'un saucisson à l'ail faisons provision,
Et profitons du tems & de l'occasion.
Mais, n'apperçois-je pas Hegion & moı
Du souper le Patron l'aura prié peut-êtr

SCENE IV.

SIRUS, HEGION, TELAMON.

SIRUS.

SERA-CE en haut, Monsieur, ou dans la salle en bas?...

HEGION.

Je t'en laisse le choix, ne nous interrompt pas.

SCENE V.

HEGION, TELAMON.

TELAMON.

NE perdons point, Monsieur, un tems si nécessaire,
On ne sauroit trop tôt terminer cette affaire.

HEGION.

Les dignes sentimens que vous me faites voir....

pampinie ......

Vous la détromperiez beaucoup mi

Si vous vouliez vous-même.....

TELAMON

Allo

HEGION.

Je ne puis exprimer le plaisir que je

SCENE

HEGION, TEL

MISIS.

MISIS

désespoir dans peu terminera ses jours.

TELAMON.

ons, Monsieur, entrons sans davantage attendre

HEGION.

ès vous.

TELAMON.

Je sais trop l'honneur qu'on doit vous rendre.

SCENE VII.

MISIS, *seule.*

AH Ciel! que de bonheurs nous viennent à la fois
amon! je ne puis croire ce que je vois.
is, ne différons point; & de cette entrevue
ons voir au plutôt quelle sera l'issue.

MISIS, E

ERAS

PUIS-JE croire, Misis....

MIS.

Perfide ! osez-vous bien vous

ERA

Qu'ai-je fait ?

MIS

En quel siecle est-

Où, le plus scélérat, le plus

ERA

Ecoutez-moi ? je veux....

M

MISIS.

Je ne puis plus entendre un fourbe, un imposteur;

ERASTE.

Ah, ne me quittez point.

MISIS.

Laissez-moi là.

ERASTE.

Je jure...

MISIS.

Le Ciel vous punira, détestable parjure.
Ah! ne me suivez point après tant de forfaits,
Il faut vous dire adieu, perfide, pour jamais.

SCENE IX.

ERASTE, *seul.*

Elle me fuit, hélas! quel chagrin me dévore?
Quel fâcheux contre-tems m'arrive-t-il encore?
Dans le trouble mortel où je me suis jetté,
Mon cœur, mon triste cœur est si fort agité,
Que dans l'émotion qui vient de me surprendre,
Je ne sais quel conseil, quel parti je dois prendre.
Pamphile, ô juste Ciel! vous doutez de ma foi?

.., quand je le dirai, me cro

Je vois un précipice ouvert à ch

Dans cet enlevement, seul, j'ai

Seul, j'ai donné l'argent à Sanion

Pamphile a-t-elle appris que Cla

Que de justes soupçons, Eraste,

Ah, Malheureux ! pourquoi si lon

Cachois-tu ton amour ? Ingrat, p

Tu n'aurois maintenant qu'à te lo

Allons, frappons, entrons, & vo

Je sens que tout mon sang dans m

Ouvrez, ne tardez pas, dépêchez-

Mais, quelqu'un veut sortir, atten

SCENE X.

ERASTE, TELAMON.

TELAMON *s'en allant.*

JE vous l'amenerai, vous dis-je, inceſſamment.
Mais, on frappoit bien fort, me ſemble, à cette porte.

ERASTE.

Mon Pere ! La frayeur à tel point me tranſporte.

TELAMON.

Eraſte !

ERASTE.

Quelle affaire aura pu le porter ?

TELAMON.

Eſt-ce vous, dites-moi, qui venez de heurter ?
Il ſe tait. N'oſez-vous, Eraſte, me répondre ?

ERASTE.

Moi, je n'ai point heurté. Tout ſert à me confondre.

TELAMON.

Je m'étonnois auſſi que dans cette maiſon,
Où l'on ne connoît pas peut-être votre nom....

Qui vous-y fait aller ?

TELAMON.

Non vraim

Que l'on feroit long-tems à deviner

Je fors dans ce moment de ce logis.

ERASTE.

Mon Pere, en demander la véritabl

TELAMON

Moi, je vous le dirai, je ne vous ca

Une jeune perfonne, avec fort peu

Loge dans cette maifon, belle par e

Je crois qu'elle n'eft pas de votre c

Elle eft en ce quartier depuis très p

ERASTE.

Continuez, de grace.

TELAMON

Elle vit fa

ûr la Mer, a fait une grosse fortune,
résolument songe à se marier,
ire la demande est venu me prier.

ERASTE *à part.*

suis mort! fort bien, Ciel! achevez, je tremble.

TELAMON.

n, le Contrat fait, ils s'en iront ensemble.

ERASTE.

! Que dit-elle encore à tout cela?

TELAMON.

lle dit, mon Fils, en deux mots se voilà.
ours m'ont fait voir que cette aimable Fille
oit d'épouser un enfant de famille,
epuis très long tems, lui promettoit sa foi;
j'ai traité cela de bagatelle, moi.

ERASTE.

i, vous voulez donc que cet homme l'emmene?

TELAMON.

ois-je à le servir une inutile peine?

ERASTE.

nenera lui? lui?

TELAMON.

Oui, très certainement;
à nos raisons se rendra sûrement.

ERASTE.

ous n'agissez point dans toute cette affaire,

Ht comment donc ?

ERASTE.

Comment ! que croye

Lorsqu'il entreverra le coup qui le m

Que va-t-il devenir, ce pauvre Mal

Après avoir poussé tant d'inutiles vo

Mon Pere, en vérité, la chose est b

TELAMON.

Je ne sais pas pour lui d'où vous vien

Mais, ce jeune étourdi que vous pla

Me paroît être, à moi, tout-à-fait d

Il devoit autrement conduire cette

En a-t-il seulement dit un mot à son

ERASTE.

Mon Pere, le respect a pu le retenir,

Il ne l'aime pas moins, il en faut c

Qui ? moi qui viens ici pour servir mon ami,
Vous voulez... Mais, de quoi nous mettons-nous en
peine.
Tout comme il lui plaira, je consens qu'il le prenne;
e ne le connois point ? Qu'avez-vous ? vous pleurez !

ERASTE.

Hélas ! puis-je esperer que vous écouterez ?
Mais, le devoir.... mon trouble.... & mon amour
extrême....

TELAMON.

Mon Fils, je vous entends, parceque je vous aime.

ERASTE.

h ! que le Ciel toujours daigne vous conserver.

TELAMON.

n pareil contre-tems pouvoit vous arriver,
: vous le méritiez par votre négligence.
vez-vous jusques-là pu manquer de prudence ?
otre dessein, mon Fils, étoit bien mal conçu,
ous vouliez épouser, & prendre à mon insçu....
en d'autres avant vous ont fait la même chose.
ne vous en dis rien; mais, quand on se propose
n crime de la sorte, après l'avoir commis,
n parle, on fait agir ses parens, ses amis,
rsque l'on n'ose pas se commettre soi-même.
oyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,

Pamphile est votre Epouse à bon titr

ERASTE.

A ce bonheur charmant aurois-je dû

TELAMON

Remerciez le Ciel qui daigne vous
Qui veut bien confirmer le don de
Et je vais de ce pas la conduire che

ERASTE.

De ce pas?

TELAMON

De ce pas.

ERASTE.

Qu'au plu
On m'expose à vos yeux, que le Ci
Si je ne vous chéris.

TELAMON.

Embrassez-moi, mon Fils : allez, je suis content.

ERASTE.

Hé, que va devenir cet ami de Neptune?

TELAMON.

Je crois qu'il a péri, plaignez son infortune.
Mais encore une fois, c'est trop vous amuser,
A rendre grace au Ciel allez-vous disposer.

ERASTE.

Après une faveur & si pleine & si grande,
Votre main est plus propre à lui faire une offrande,
Et j'irois cependant....

TELAMON.

Faites ce que je dis,
Et moi pour un instant j'entre dans le logis.

QUI le Ciel à jamais lui
Qu'attendrois-je de plus de
Ne faut-il pas chérir un si b
Quels supplices pour lui ne
Après tant de bontés, ma te
Une application vive & con
A lui plaire toujours, pour
Envers lui m'acquitter d'un
Mais, allons ; & du moins
Marquons-lui mon respect

SCENE XII.

ERASTE, ALCÉE.

ALCÉE.

Je vous retrouve enfin.

ERASTE.

N'arrêtez point mes pas;
Mon Pere, en ce moment, je ne me connois pas.

SCENE XIII.

ALCÉE, *ſeul.*

Il ne ſe connoît pas ! il me fuit ! Ah, le traître !
La honte devant moi l'empêche de paroître.
l ſent bien où le bât le bleſſe, le coquin;
Mais, j'ouvrirai les yeux à mon Frere à la fin.
; maraut de Sirus, avec ſa promenade,

SCENE

ALCÉE, TE

TELAMO

J'AI de la voir chez moi si granc

ALCÉE.

Vous voilà ? je vous cherche, & c

TELAMO

Qu'est-ce ?

ALCÉE.

Nouveaux désordres, d

TELAMO

Mais quoi ?

ALCÉE.

Vous connoîtrez un jour ce misérable.

TELAMON.

connois fort bien.

ALCÉE.

Ah ! que vous vous trompez !

a Chanteuse encor vos esprits sont frappés.
t bien pis, le pendart s'est moqué d'une Fille
ie, bien faite, belle, & de bonne famille.

TELAMON.

: sais.

ALCÉE.

Juste Ciel ! comment, vous le savez ?
, le souffrirez-vous? Pour le coup, vous rêvez.

TELAMON.

ut bien le souffrir : que voulez vous qu'on fasse ?

ALCÉE.

:r, pester, jurer, employer la menace.

TELAMON.

'aime pas le bruit, & vous le savez bien.

ALCÉE.

is, ce n'est pas le tout, cette Fille n'a rien.

TELAMON.

le dit.

ALCÉE.

Et l'hymen se fera, quoiqu'il coûte ;

Bondieu : que deviendra tout ce m

TELAMO

Le voulez-vous savoir, mon Frer
Il faut faire venir cette Fille au pl
L'habiller promptement, les mari

ALCÉE.

Et doux comme du lait....

TELAMO

Parlez

ALCÉE.

Quand je n'aurois contre eux ni ch
J'affecterois au moins de paroître er

TELAMON

Je ne suis point, vous dis-je, homm
Eraste fait déja, sans qu'il m'en ait
Qu'avec elle ce soir il sera marié.

ALCÉE.

un même toit ? dans la même maison ?
onnête femme, on verra....

TELAMON.

Pourquoi non ?

ALCÉE.

ısez-vous bien ?

TELAMON.

Oui, mon Frere, j'y pense.

ALCÉE.

us voir si peu de tête & de prudence
ans passés, il ne faut plus douter
e la preniez pour apprendre à chanter.

TELAMON.

la se peut.

ALCÉE.

Et cette jeune femme
elle aussi ?

TELAMON.

Oui, de toute son ame.

ALCÉE.

z danser tous ensemble ?

TELAMON.

Fort bien.
rez aussi.

ALCÉE.

Parbleu, je n'en crois rien.

De pester lorsqu'on va marier votre Fils ?
Je vais trouver Pamphile, & je reviens en

SÇENE XV

ALCÉE, *seul.*

O PAUVRE Malheureux ! quelle est votr
Quelle folie ! ô Ciel ! ô quel train ! quelles n
Quelle confusion ! quel trouble ! que d'hor
Cette femme sans dot, & cette malheureu
Me font tourner l'esprit, c'est une chose a
Un enfant dans le vice, un Vieillard infe
Qui voit périr le bien qu'il avoit amassé,
Quelle pitié, bondieu ! quelle fureur extrê

SCENE XVI.

ALCÉE, SIRUS *ivre.*

SIRUS.

MA foi, mon cher Sirus, vous faites des merveilles;
ıs avez joliment vuidé vos deux bouteilles;
ıez l'air, mon garçon, il ne vous manque rien:
loucement, vraiment, vous vous portez fort bien.

ALCÉE.

ne maison réglée est-ce là le modelle?

SIRUS.

vous voilà, Monsieur! Hé bien, quelle nouvelle?
s paroissez chagrin, & pourquoi donc cela?

ALCÉE.

te-toi, voleur, va-t-en, laisse-moi là.

SIRUS.

ıblic, nous devons éviter le scandale;
s, moralisons; car, j'aime la morale.

Vous seriez trop heureux &

A L C

Je te ferois donner tant de c
Que tu changerois bien de t

S I R I

Et pourquoi donc, Monsieu
plaît ?

A L C

Comment ! dans le désordre i
Dont toi seul est l'auteur, Ma
Quelle maison ! quels gens ! I
A-t-on jamais rien vu d'égal à

SCENE XVII.

ALCÉE, SIRUS, PARMENON.

PARMENON.

LEANDRE m'a chargé de venir jusqu'ici
Pour te chercher.

SIRUS.

Va-t-en.

ALCÉE

Ah ! que viens-je d'entendre !

SCENE XVIII.

ALCÉE, SIRUS.

SIRUS.

CE n'est rien.

ALCÉE.

Ce n'est rien ; parle, fripon, Leandre

ALC

Pc

SIR

Ne vous l'ai-je pas dit? c'est

ALC

Entrons, je veux enfin tout

SIR

Hé, de grace, Monsieur.

ALC

C'

SIRU

Si. . . .

ALCÉ

Je te casserai la têt

SCENE XIX.

SIRUS, *seul*,

BON ! le voilà chez nous ; je n'y saurois que faire ;
Il falloit tôt ou tard qu'il perçât le mystere.
Qu'est-ce ? mes jambes ont grand peine à s'affermir.
Querellez, mes enfans ; pour moi, je vais dormir.

Fin du quatrieme Acte.

ACT

SCENE PR

LEANDR

QUEL affront ! quelle ho
injuſtice !

Ne vous verrai-je plus ? Ah, n
Où va-t-il vous mener, ce Pe
Hé quoi ! je vis encore après c
Malheureux ſpectateur de tout
Témoin de vos frayeurs, j'ai v
Et je reſpire encor ! Pere trop i

is, pourquoi le punir ? ce cœur est-il coupable ?
ce un crime d'aimer une Fille adorable ?
oi, son air si touchant, ses prieres, ses pleurs.
ont pu de ce barbare arrêter les fureurs ?
en n'a pu le fléchir ?

SCENE II.

LEANDRE, ERASTE.

LEANDRE.

Mon Frere, mon cher Frere,
vez-vous mes malheurs? savez-vous que mon Pere....

ERASTE.

suis instruit de tout ; je vous plains, & mon cœur
'a jamais ressenti de plus vive douleur.

LEANDRE.

ue vais-je devenir dans cet état funeste ?
alheureux que je suis ! nul espoir ne me reste.
ous vous taisez.

ERASTE.

Hélas ! je n'ose vous flatter

Hélas ! si par bonheur il eut été chez lui,
Le vôtre n'eût pas fait cet éclat aujourd'hui.
Mais, j'apperçois Sirus.

SCENE III.

LEANDRE, ERASTE, SIRUS.

LEANDRE.

HE bien, Sirus, mon Pere...

SIRUS.

Il sort tout maintenant de chez un Commissaire,
Après l'avoir sommé de se rendre garant,
De Clarice, qu'on vient d'y mener à l'instant.

LEANDRE.

Quoi ! chez un Commissaire il a laissé Clarice !
Il faut que je la sauve, ou bien que je périsse.

ERASTE.

Je suis tout prêt, marchons.

R E.
suivez point mes pas.

: E.
vous n'y pensez pas.

S.
courez-vous?

r E.
Mon Frere,
nom du Commissaire.

I S.

T E.
n quartier & son nom;

D R E.
noi vîte.

U S.
Non,
vision est belle :
ne once de cervelle?
prudemment conçus.
ire? l'Olibrius?
ne telle conduite?
nsidérez la suite.
ii choisis exprès,
se chargent du succès.
vecque la Justice.

Dan

Qu

I

I
I

Ils mettront dans vos bras votre chere Clarice ;
Un Decret plus ou moins, cela ne leur fait rien.
Ne vous chagrinez point, allez, tout ira bien.

ERASTE.

Dans tout cet embarras qu'on épargne mon Pere.

SIRUS.

Qu'il se tienne en repos : ma foi, c'est son affaire.

SCENE IV.

LEANDRE, ERASTE, TELAMON.

TELAMON.

HEGION prendra soin de vous mener chez nous ;
Pamphile, dépêchez, on n'attend plus que vous.

ERASTE.

Allons, Leandre, allons au devant de mon Pere.

TELAMON.

Je ne néglige rien, mes enfans, pour vous plaire ;

A ma Bru, je fais faire un l
Pour ce soir, elles sont plu
Car, il est juste enfin, & c
Que son ajustement répond
Et sur-tout aujourd'hui, qu
Mesurent à l'habit, l'esprit
Vous l'allez voir, mon Fils,
Mais, belle.... Il n'en est pas

ERAS

Que ne vous dois-je point de

TELAM

Va, va, j'ai bien besoin de t

ERAS

Mais, vous ne savez pas sans d
Est maintenant, mon Pere, au
Que chez un

LEANDRE.

a Oncle, c'eſt en vous que je mets mon eſpoir.

TELAMON.

vous tourmentez point, je lui ferai bien voir
l'on n'en uſe pas avec moi de la ſorte.
s ma propre maiſon !...

LEANDRE.

Oui, mon Oncle, à main-forte,
z vous d'entre mes bras il vient de l'arracher.

TELAMON.

yez qu'un tel affront lui coûtera bien cher.
on mette les chevaux : ne ſoyez point en peine,
s une heure, comptez que je vous la ramene.

SCE

LEANDRE, ER.

CLARIC.

SI

POUR la trouver, Monsie
De sortir de chez vous, ni
La voilà.

LEAN

Juste Ciel!

ERA

Ah

LEAN

SIRUS.

De vos embrassemens, Messieurs, je fais grand cas.
Mais, Monsieur votre Pere arrive sur mes pas.
Songez-y.

CLARICE.

Désormais serez-vous mon asyle?

TELAMON.

Je l'entends : un moment, entrez tous chez Pamphile.

SCENE VI.

TELAMON, ALCÉE.

TELAMON.

A ces pauvres enfans sauvons les premiers coups;
Laissons-le sur moi seul exhaler son courroux.
Quels regards! il menace & le Ciel & la terre;
A tous les élémens veut-il faire la guerre?

ALCÉE.

Que deviendrai-je? ô Ciel! à quel Saint me vouer?
Quoi! de tous les côtés je me vois baffouer.
O Ciel! ô terre! ô mers! je creve, ma colere

Vous avez réussi de tou
Ah, ma foi les voilà de
On va vîte sous vous d
Votre nouveau disciple
On voit bien que Sirus,
En prend soin; le pendant
Il n'a rien épargné.

T É L

Vou
Que maintenant chez moi j
J'y vais pour un moment;
Je reviens vous trouver vers
En habile Orateur vous aur
Ménagé pour la fin les granc
Adieu, jusqu'au revoir.

ce maudit fripon de Leandre, parlez,
ès ce qu'il m'a fait.... Quoi! vous vous en allez?

TELAMON.

ſt toujours avec vous le parti qu'il faut prendre;
nchement je ne puis, ſans ſouffrir, vous entendre
ler de vos enfans avec indignité!

ALCÉE.

bien, traitons-les donc avec civilité,
Monſeigneur mon Fils.... Le chien! le miſérable!
cet enfant bien né, ſi doux, ſi raiſonnable,
: faut-il faire?

TELAMON.

Il faut, ſans chagrin, ſans courroux,
main tout au plûtard le remener chez vous.

ALCÉE.

la Chanteuſe auſſi ſera de l'équipage?

TELAMON.

faut la délivrer ſans tarder davantage.

ALCÉE.

d'autres, des brigands par les ſoins de Sirus....
ous le ſavez fort bien, paſſons, n'en parlons plus;
. drôleſſe à propos a ſu prendre la fuite.

TELAMON.

lariez-la, mon Frere, & l'emmenez enſuite.

Reposez-vous sur moi, dans peu
Que si mon drille l'aime, il ne l
Car, depuis le lundi jusques au
Elle ira ramasser du chaume en
Je la ferai si bien moudre, pêtr
Qu'elle n'aura le tems de chant
Et je l'enfumerai de si bonne fa
Que je vous la rendrai noire cor

TELAM

A des expressions si pauvres & s
Du sang dont vous sortez on n

ALCÉ

Mon Frere, voyez-vous, en u
Ma bouche ne dit rien que ce q
Ecoutez seulement ce que je v
Après, vous conclurez, ou vo
... votre Chanteuse avec

J'accepte le parti; mais du moins pour ce soir,
Vous voulez bien qu'on ait le plaisir de vous voir?

ALCÉE.

Je le veux, sans pourtant qu'à mes droits je déroge;
Car demain, du matin, pour jamais je déloge.

TELAMON.

Tout comme il vous plaira, je vais les amener.

SCENE VII.

ALCÉE, *seul.*

Ah! le maudit Vieillard! je le veux ruiner.
Vous saurez ce que c'est, insensé téméraire,
Que d'avoir tant de gens chez vous à ne rien faire.
Que je serois ravi de voir ce vieux penard,
Sans pain, sans vin, sans feu, sans habit, sans un liard,
Je le verrois crever de faim & de misere,
Et les enfans seroient traités comme le Frere.
Mais, chut, Voici la bande. Admirez ce vieux fou.
Qu'une pierre en chemin pût lui rompre le cou!
A faire le pimpant n'a-t-il pas bonne grace?
Et ne diroit-on pas qu'il marche sur la glace?

ALCÉE, TELAMO[N]
LEANDRE,
CLARICE, P[AMPHILE]
SIRUS, GETE

TELAM[ON]

SALUEZ votre Pere. Allons, [...]
Puissiez-vous l'embrasser de mê[...]

PAMPHI[LE]

Monsieur, vous voulez bien.

CLARI[CE]

ERAST[E]

HEGION.

Tendez-leur donc les bras.

TELAMON.

gion, ce cruel ne les regarde pas.

HEGION.

ons, Alcée, allons, faites de bonne grace

que tout autre enfin feroit à votre place.

ALCÉE.

ilà qui va fort bien, je leur pardonne à tous.

TELAMON.

suis content, rions, & divertissons-nous.

ALCÉE.

, le vieux radoteur !

TELAMON.

Ça, mon Frere, courage.

ALCÉE.

, fort bien. Si je puis ratrapper mon Village.

TELAMON.

e dites-vous ?

ALCÉE.

Je dis que Pamphile a bon air.

TELAMON.

t habit lui sied bien.

ALCÉE.

Il vous coûte bien cher.

ALCÉE

Pour l'habiller ainsi, je suis sûr,

Qu'il vous en coûtera tout au mo

TELAMO

Oui-dà, cela se peut.

ALCÉE

Ah, ma

Il faut à celle-ci des habits tout

Car elle chante bien.

TELAMO

Allez,

Comptez que désormais rien ne

ALCÉE

Ne vois-je pas Sirus ? Viens, mon

Il faut bien lui marquer aussi m

Embrasse-moi, mon cher.

SIRUS

ALCÉE.

is ton serviteur, ou le diable m'emporte.
brave garçon, mon Frere, bonnement,
udroit procurer un établissement.

SIRUS.

essieurs vos enfans, dès l'âge le plus tendre,
rendu tous les soins que je devois leur rendre;
r eux le jour, la nuit, j'ai fait ce que j'ai pu,
leur ai montré tout le bien que j'ai su.

ALCÉE.

s a bien instruits, & le dernier service
l vient de rendre encore à Madame Clarice
ite bien enfin qu'il soit récompensé.
te, achevez donc ce que j'ai commencé,
ons, prenez-vous y de la bonne maniere.

ERASTE.

n Pere, s'il ne faut qu'employer la priere,
r obtenir de vous....

TELAMON.

C'est trop, n'en parlons plus,
ui fais aujourd'hui présent de mille écus.

SIRUS.

: de remercimens!

ALCÉE à *Gete.*

Quel es-tu?

A

Mon Frere, pour Mis
Il faut que vous fassiez
Dans un jour de plaisir
Gardez-vous bien sur to
Et rendez, s'il se peut,

T E

Oh bien soit, à chacun

A

Cela ne va pas mal.

SCENE DERNIERE.

ALCÉE, TELAMON, LEANDRE, ERASTE, HEGION, CLARICE, PAMPHILE, MISIS, Me. SANION, SIRUS, GETE.

Me. SANION.

OH Ciel ! quelle misére !
Quoi ! ma Fille, dit-on, est chez un Commissaire ?
Ah, Monsieur, quel désordre est-ce donc que cela.

TELAMON.

On s'est moqué de vous, ma bonne : la voilà.

Me. SANION.

C'est toi, ma chere enfant.

ALCÉE.

Oh, la belle alliance !

Que cette folle encor nous vient-e

Me. SANIC

Si quelque jour quelqu'un me ver
La moitié d'une bague, ah! vous
Si votre Bru n'est pas une Fille d'él

ALCÉE.

Ne verrai-je jamais que folles & q

HEGION

Que parlez-vous de bague? Ah, C
Hé bien, poursuivez donc?

Me. SANI

Je dis q
Doit rendre à cet enfant une fort
En montrant la moitié de bague

HEGION

tte Fille a pour dot cinquante mille écus,
ie je vais lui donner.

TELAMON.

Et pourquoi donc lui taire?

HEGION.

partant de ces lieux, le malheureux mystere
ie son Pere me fit, en me cachant l'endroit,
nom de la personne où cette Fille étoit,
a mis depuis trois ans dans un trouble funeste;
ivoit ses raisons. Pour vous dire le reste
faut un autre lieu.

TELAMON.

Vit-il?

HEGION.

Il est, dit-on,
ort d'un éclat de bombe, ou d'un coup de canon,
sans dire un seul mot. Au reste, cette Fille
t d'un illustre sang, & toute sa famille:
vous en instruirai, Monsieur, plus à loisir.

Me. SANION.

n enfant!

TELAMON.

Je ne puis vous dire quel plaisir,
el transport! Entrons tous.

Je ne saurois déja les souffrir san

Et je les donne tous au diable de l

TELAMC

Arrêtez-le, il faut bien qu'il sig

Qu'il aille après cela s'il veut à

SIRUS

Et pour mettre le comble à nos

A ces Nôces joignez vos applau

FIN

POESIES DIVERSES DU MEME AUTEUR.

TRADUCTION
DE QUELQUES ODES
D' H O R A C E.

O D E V.
Du premier Livre.

Quis multâ gracilis, te, puer, in rosâ, &c.

Pyrrha, ce jeune Amant, à qui ton cœur se donne,
Qui de tous les mortels se croit le plus heureux,
Dont les habits & les cheveux
Parfument l'air qui l'environne,
Cet Amant plus beau que le jour,

Combien de fois tes serm
Et Venus & l'Amour vaidem
Lui feront-ils verser de
Combien de fois, Pyrrha, su
Entouré d'un épais nua
Entre tant de gouffres
Craindra-t-il de faire n
Ce malheureux, qui te cr
De tout autre amour d
Qui, dans la joie où for
Croit que tu ne veux vivre &
Lui qui paisiblement jouït de
Sur la foi de mille ser
Ignore-t-il que le moin
Peut exciter une horrib
Avant que d'engager
Ne devoit-il pas te c
L'orage va fondre p

ODE XX.

DU PREMIER LIVRE.

Integer vitæ, ſceleriſque purus, &c.

CELUI qui vit dans l'innocence,
Et qui d'aucuns remords n'a le cœur agité,
Qu'au travers des périls il marche en aſſurance;
Sans boucliers, ſans dards il eſt en ſureté,
Au milieu des Sirtes brûlantes,
Sur le Caucaſe inhabité,
Ou ſur ces rives mugiſſantes
Que nul mortel ne voit ſans être épouvanté.
L'autre jour dans mes Bois, ſans armes, ſans défenſe,
Des ſentiers, des chemins cherchant à m'écarter,
Pour goûter la douceur & l'ombre du ſilence,
Dégagé de tous ſoins, ne ſongeant qu'à chanter
La beauté qui me rend ſenſible;
Vers le milieu du Bois par ma Muſe emporté,
Vous le ſavez, grands Dieux, qui m'avez aſſiſté,
Je mis en fuite un loup horrible;

N'ont jamais sug...

Transportez-moi vers la Z

Où trop près du Soleil on resse

Où d'Habitans la terre to

Ne reçoit des mortels ni l'enc

Vers ces côtés du monde où la

Ne présente à nos yeux que de

Qu'un air épais, que d'é

Où jamais des ruisseaux on n'e

J'y chanterai par-tout de mon

L'aimable Lalagé pour qui m

Sa grace, sa douceur, soit qu

Soit qu'elle daigne ouvrir la

ODE XXI.

DU PREMIER LIVRE.

O Venus, Regina Cnidi Paphique, &c.

Vous qui régnez dans Paphos, dans Cithere,
Venus, pour un instant, quittez des lieux si doux:
Venez vous rendre chez Glicere,
Et l'Autel & l'encens n'attendent plus que vous.
Que les Nimphes sans art, les Graces sans parures,
Laissent au gré du vent badiner leurs ceintures;
Que le plus ardent des Amours
Y vienne célébrer le plus beau de mes jours;
Que le brûlant Amour s'empresse
D'y conduire avec vous Mercure, la jeunesse,
Qui n'ont que de foibles appas
Dans les lieux où vous n'êtes pas.

ODE.

DU PREMI

Quid dedicatum po

DANS ce Temple, Apoll
Où tous les jours les m
Viennent pour obtenir quel
Que penſes-tu, grand Dieu,
Comme eux, de ſon encens il
Mais, il ne forme point de
Il n'exige de toi ni ces moiſſo
Que tous les ans la Sard
Et dans la Calabre b
Il ne veut point engraiſſ
Ni s'enrichir de ſes rare
Ni de l'i

Que ce Marchand, favorisé des Dieux,
S'expose tous les ans sur la mer Atlantique;
Qu'impunément il y trafique,
Malgré tant de vaisseaux engloutis à ses yeux;
Que dans des vases d'or il boive sans mélange
Ces vins rares, ces vins dont il fait tout le prix,
Ces vins qu'il reçoit en échange
De ses parfums les plus exquis.
Pour moi, trop satisfait de mon humble fortune,
Je veux toujours goûter de tranquilles plaisirs:
L'abondance déplaît, ou du moins importune.
Les fruits d'un petit champ remplissent mes desirs.
Conserve-les, ces fruits, que pendant cet Automne
J'ai soigneusement ramassés.
Mais, ce n'est point encore assez,
Accorde-moi, fils de Latone,
Une heureuse vieillesse, un esprit toujours sain;
Eloigne de moi la tristesse,
Et que je puisse enfin comme dans ma jeunesse
Avoir toujours la Flute ou la Lire à la main.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu, &c.

TU ne dois point, Licidas, av
De te rendre aux attraits de l'aimable P
Est-il des cœurs que l'amour ne su
Le fier Achile adora Briseis,
Et pour Cassandre & pour Tecme
Ajax, Agamemnon montrerent leurs fc
Et qui sait si l'objet qui captive tes vœ
Ne pourroit point compter des Rois po
Elle est, n'en doutez point, d'une illu

Ses amis tous les jours éprouvent sa bonté.
Si ce que je te dis te donne de l'ombrage,
Licidas, rend le calme à ton cœur agité;
Toute belle qu'elle est, elle n'est point volage,
Ses sermens, son amour, ton mérite, ton âge
Te sont de surs garants de sa fidélité.

Du deüxiéme Liv

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

Lorsque tu fais un faux serment
Si les Dieux te privoient du moindre de tes
Ne fut-ce que pour un moment,
Je te croirois, Silvie, & vivrois sans allar
Mais, je te vois jurer tous les jours fausser
Et bien loin d'altérer ta beauté naturelle,
Ton parjure est suivi d'une grace nouvelle;
Ces Dieux ne veulent point te punir autre
Toute notre aimable jeunesse
Se fait, de te servir, une suprême loi,
Tu deviens son Dieu, sa Déesse;
... fume que pou

Venus rit de ton inconstance,
Tes sermens violés sont des jeux pour l'Amour,
Et les Nymphes, malgré toute leur innocence,
Pour ne te pas déplaire, en riront à leur tour.
Les enfans au berceau, qui ne font que de naître,
Semblent déja pour toi gémir & soupirer,
Et par leurs cris pressans ne demander à croître
Que pour venir promptement t'adorer :
La jeune Epouse appréhende sans cesse
Que ta beauté n'arrache à ses feux triomphans
Son jeune Epoux, l'objet de toute sa tendresse;
Le Pere avare aussi tremble pour ses enfans.
Cependant, parmi tant d'allarmes,
Aucun de tes Amans n'ose se révolter ;
Ils t'aimeront toujours, & noyés dans leurs larmes,
Ils béniront le joug que tu leur fais porter.
Il n'est plus rien dans toute la nature
Qu'impunément tu ne puisses trahir;
Le Ciel t'accorde tout, Parjure,
Hors le triste pouvoir de te faire haïr.

ODE

DU DEUXIEME LI

Eheu! fugaces, Postume, Postum

DU tems qui fuit, hélas! rien n'arrête l
La piété la plus solide
Ne sauroit empêcher que la Parque homi
Ne termine les plus beaux jours.
Les rides, ces témoins d'une prompte vie
Ces avant-coureurs de la mort,
Ne laissent à notre foiblesse
Que peu d'instans à pleurer notre so
Nous ne rendrions pas à nos des
L'impitoyable Dieu qui commande aux
Quand cent Taureaux en sacrifi
...jours lui seroient offert

i, dérobons-nous aux fureurs de la guerre;
ıs un climat heureux, loin des flots mugissans,
rchons un Ciel serain, un petit coin de terre
de l'Automne même on méprise les vents;
ıs n'en verrons pas moins l'effroyable Cocite,
ɔhe succombant sous un poids odieux,
fâme Danaus, & sa race maudite,
s relâche éprouvant l'inclémence des Dieux.
ıut, il faut quitter cette Terre riante,
présente à nos yeux tant de plaisirs divers,
ıur abandonner cette Epouse charmante,
Palais, ces canaux, ces jardins, toujours verts,
tant d'arbres enfin, que l'art & la nature
: sauvé jusqu'ici de l'outrage des tems,
seul Cyprès, lui seul dans tes derniers instans
Te suivra dans la sépulture,
:e vin, sous cent clefs, renfermé sous tes yeux,
avide héritier, & sa nombreuse suite,
'eront les parquets de ce vin qui mérite
tre bu seulement à la table des Dieux.

ODE ...

DU TROISIEME LI...

Vixi puellis nuper idoneus, &c.

Sous les étendarts de l'Amour,
J'ai long-tems combattu, suivi de la vict...
Mais aujourd'hui, Venus, pour assurer ...
Et prévenir un funeste retour,
Je viens malgré ce cœur qui gémit, qui s...
Aux pieds de vos Autels renoncer à ma L...
Ses sons sans agrément, sans force & sans...
Ne savent plus fléchir, ni désarmer un ...
Ces léviers, ces flambeaux déformais in...
Et qu'autrefois je gardois avec soi...
Ces armes qui rendoient mes conquêtes...
... ...udra, je n'en ai plu...

ODE I.

DU QUATRIEME LIVRE.

Intermiſſa Venus diu, &c.

A MES juſtes deſirs, ceſſez d'être rebelle,
enus, il faut enfin m'oublier pour jamais ;
rès avoir joui d'une ſi longue paix,
e me déclarez point une guerre nouvelle.
ne ſuis plus, hélas ! le même que j'étois
ı tems de mes amours pour la jeune Climene,
étois bien ſûr alors des coups que je portois,
ſavois attaquer & triompher ſans peine ;
es cheveux maintenant commencent à blanchir ;
ix luſtres achevés n'ont-ils pas dû vous dire
ue ce cœur endurci n'eſt plus propre à fléchir
us les barbares loix d'un tiranique empire.
Allez, volez, ne tardez pas ;
Environnez cette aimable jeuneſſe,
Inſpirez-lui toute votre tendreſſe,
ue ſous vos étendarts elle ſuive vos pas ;

Que pour montrer leur

Que sur tous ses rivaux il ait la

Que le charmant objet dont so.

N'hésite plus à lui donner

Vous jugerez après de sa reconn

Un Temple magnifique en votr

Où l'encens fumera san

De vos faveurs, grande

Ne sera que le moindre

Là, des Amans heureux vous re

Avec empressement ils viendro

De leurs tendres plaisirs vous re

Quelles douceurs pour Ven

Pour moi, qui vois, qui sens qu'

Ne sauroit désormais répondre à

Je ne pousserai plus d'inutiles sou

Je fuirai les rigueurs d'une Beauté

Les jeux, les ris, Bacchus aussi bi

uand je te veux montrer l'excès de mes douleurs,
efforce-t-elle envain d'exprimer ma pensée ?
a nuit tantôt je crois te voir entre mes bras,
Et tantôt tu me fuis, cruelle ;
Et plein de ma douleur mortelle,
e te suis en cent lieux que je ne connois pas.

X V.

s EPODES

t. Luna sereno,

ıne brillante
ı de la nuit.
it charmante ?
el est le fruit ?
ne nouvelle,
ındś de nos Dieux
amour mutuelle
t les Cieux.
na tendresse,
r de foi ?
s cesse,
moi.
la terre
les loups ;
roient la guerre,

Tu rendrois de mon sort tout l'Univers jaloux ;
Que tant que le Fils de Latone,
Environné des Zéphirs amoureux,
Laisseroit par leur souffle agiter ses cheveux,
Mon cœur te tiendroit lieu de Sceptre & de Couronne ;
Tu ne sais pas encor jusqu'où va ma fierté.
Un jour, un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être,
Alors, je te ferai connoître
Ce que peut un Amant indignement traité.
Mon Rival à toute heure à mes yeux se présente ;
Tu l'aimes, je te fais horreur.
Ah, c'est trop balancer, il faut chercher un cœur
Qui sache encor brûler d'une flâme constante ;
Mais, ne présume pas qu'après m'être vengé,
Tes charmes calmeront la fureur qui me guide :
Non, quand à mes genoux je te verrois, Perfide,
Je rirois des tourmens de ton cœur affligé.
Toi, superbe Rival, qui, sur mon infortune,
Fondes tant de momens & tant de jours heureux,
Ne crains pas désormais qu'une flâme importune
Passe le moindre obstacle au succès de tes vœux,
Qu'en richesse, en savoir, nul mortel ne t'égale,
Que le Pactole enfin ne coule que pour toi,
Sois plus beau mille fois que Nirée & Cephale,
Tu seras quelque jour plus à plaindre que moi.

... plaisir, à mon tour ;

SATYRE

D'HORACE.

Quî fit, Mecœnas, &c.

PARMI tant de mortels, se peut-il, Mecénas,
Que nul ne soit content de son sort ici bas ?
Ouvrage de son choix, ou du hasard, n'importe;
Le plus prudent se livre au torrent qui l'emporte;
Son destin, tel qu'il soit, lui paroît odieux,
Et croit être le seul à plaindre sous les Cieux.
Heureux Marchands ! ainsi plein de ses aventures;
S'écrie un vieux Soldat, en comptant ses blessures.
Au contraire, un Marchand, triste jouet du sort,
Qu'un vent impétueux rejette loin du port,
Qui voit son bien & lui prêts à faire naufrage,
Se formant de la guerre une plus douce image,
Soldat il voudroit être au milieu des combats,
Et ne croit malheureux que ceux qui n'y sont pas.
Au travers des périls, dit-il, couvert de gloire,

Chez qui mille p...
Ne pourrai-je jamais au gré de mon envie,
Passer dans un Hameau le reste de ma vie?
Ce sont ses propres mots: attendez un mo
Le Fermier que voici parle bien autremen
Sous bonne caution, forcé de comparoît
Saisi d'un noir chagrin dont il n'est plus le
Il méprise des champs les tranquilles pla
La Ville est le seul but où tendent ses dési
Il croit du moins, il croit qu'un Habitan
S'il n'est pas Dieu, du moins est au dessu
Fabius est le seul qui pourroit parcouri
Tant d'exemples pareils qui se viennen
Encor ce grand parleur se lasseroit sans
Mais, pour ne perdre pas un seul mom
Si quelque Dieu disoit à tous ces malhe
Me voici, je suis prêt à seconder vos
Toi, Soldat, rebuté des malheurs de l
Trafique désormais & sur mer & sur

nt-ils ? grands Dieux ! Jupiter en colere
-il du moins leur apprendre à se taire ?
er-lui-même à n'exaucer jamais
eux à toute heure inutilement faits ?
crainte qu'enfin quelqu'un ne vienne dire
plais sans cesse à badiner, à rire,
a rieur souvent montre la vérité :
Disciple avec facilité,
nblables jeux, a retenu d'un Maître
'eut pas compris par la force peut-être,
anter, je vais terminer mon discours.
teur qui fend la terre tous les jours,
affamé de sang & de pillage,
and qui ne craint les écueils ni l'orage,
aretier, sans honneur & sans foi,
t de tromper une suprême loi,
rudes travaux exposent leur jeunesse,
r, disent-ils, d'une heureuse vieillesse,
à l'envi, succombant sous le faix,
i dont l'exemple a pour eux tant d'attraits,
comme eux, avec soin elle amasse,
e un monceau du grain qu'elle ramasse,
a faveur & du tems & des lieux,
ettre à l'abri ce monceau précieux.
s qu'elle prévoit la saison languissante,
ore de soins, tranquille, patiente,
elle vit de ces biens amassés.

Et combien av...
Parcouru de pays, & traversé de mers ?
A toutes les douleurs votre ame inacce
Ne présente à vos yeux rien qui ne soit
Tant que votre voisin est plus riche que
Mais ça, voyons, qu'un seul me répon
Toi donc, à ton repos qui déclare la
Toi, qui cache ton or au centre de la
Plutôt que d'y toucher tu souffriras l
Tu mourras! je ne puis comprendre t
C'est le fruit de mes soins, pour peu q
Je t'entends, il suffit. Bondieu, quel
Hé bien, soit, je le veux, tu le dissip
Cet or, qu'a-t-il de beau, si tu ne t'
Qu'en veux-tu faire enfin ? On ne peu
Concevoir des mortels jusqu'où va l
Ton aire te rendra mille boisseaux
Ton ventre sera-t-il plus rempli qu
Cet esclave, chargé de grain ou de

:endre en un grand monceau, c'est le plaisir des Dieux!
é du moins une fois tâche d'ouvrir les yeux.
j'ai de quoi fournir aux besoins de la vie,
on monceau, tel qu'il soit, doit-il me faire envie?
our étancher ma soif, si je cherchois de l'eau,
le trouverois-tu pas ridicule & nouveau,
i je la refusois d'une claire fontaine,
l'où je la puiserois sans péril & sans peine,
our l'aller prendre au loin sur des bords dangereux?
Que n'arrive-t-il point à tous ces malheureux,
Qui prétendent toujours nager dans l'abondance,
Qui, plus loin qu'il ne faut, portent leur espérance,
Qui fatiguent le Ciel de téméraires vœux?
L'Aufide les entraîne, & la rive avec eux.
Toi, mortel fortuné, que la raison éclaire,
Qui ne t'aveugles point des erreurs du vulgaire,
Et qui sais discerner le mauvais & le bon,
Tu ne puiseras point la fange & le limon;
ur quelqu'opinion que l'insensé se fonde,
Tu n'iras point te perdre & t'abîmer dans l'onde.
Mais cependant sans l'or, le mérite & le sang
Ne trouvent aujourd'hui ni dignité ni rang.
Celui-ci sans esprit, sans honneur, sans naissance,
J'ai chez moi, dira-t-il, de l'or en abondance,
Mon or me tiendra lieu de toutes les vertus.
Que répondre? se taire, & ne l'écouter plus.
ndigne également de haine ou de colere,

Infenfible aux ...
Leur tenoit un difcours de la même natu[re]
Sifflez, leur difoit-il, & faites pis enco[re]
Chez moi je m'applaudis en me roulant
Dans le milieu des eaux, Tantale chero[he]
A pouvoir affouvir la foif qui le dévo[re]
Et fa lévre tremblante en vain effleure
Tu ris, change le nom, reconnois ...
La même avidité faux ceffe te ...
Tu dors les yeux ouverts & la bouche
Cet or, qui t'a coûté tant de peine &
De ton inquiétude eft encor le témo[in]
Veux-tu jufqu'au tombeau dans le ...
Le voir, l'envifager comme une ch[ofe]
Ou comme ce tableau qu'un art ing[énieux]
A formé feulement pour le plaifir d[es yeux]
De ce métal enfin ignores-tu l'ufag[e]
Tu l'apprendras, tu n'as qu'à co[nfulter]
... qu'il faut en acheter du ...

: sert, dis-moi, cette affreuse abondance?
· jour & nuit toujours dans la souffrance,
r l'eau, le feu, le poison, ses voleurs,
r ton esprit de malheurs en malheurs,
propre maison soupçonner des pratiques,
: d'être pillé par tous tes domestiques,
›préhende point ce misérable? Ah, Dieux!
, n'offrez jamais de tels biens à mes yeux.
l'un mal pressant le destin te menace,
elque venin te saisit ou te glace,
ine à grand bruit appelle à ton secours,
decins pour un conserveront tes jours,
en mouvement, Parens, Fils, Femme, Fille,
lent à l'envi pour rendre à sa famille
languissant déja près d'expirer;
: est le seul bien qu'ils peuvent espérer,
veulent des Dieux que la fin de ta vie:
nt-ils, dis-moi, concevoir d'autre envie?
ins, leurs enfans font les mêmes souhaits,
aine pour toi ne finira jamais.
ies que ton or; dois-tu trouver étrange,
e croupir dans la boue & la fange,
e puisse estimer un homme tel que toi?
›ur être aimé, c'est la premiere loi;
-tu sans travail conserver la tendresse
cese parent qui pour toi s'intéresse,
›ndre du moins à son empressement?

Et dans le Champ de Mars t'accoutumer
Mais, crois-moi, ton bonheur est encor
Cesse donc de poursuivre un bien imag
Mets fin à tes travaux, joui de ton salai
Les Dieux t'ont accordé ce que tu dem
Plus promptement encor que tu ne l'a
Certain Umidius revient à ma mémoir
Dont je te veux compter la déplorabl
Il avoit tant de bien, ce riche Umidiu
Qu'il mesuroit son or & ne le comptoi
Mais, avare à tel point, qu'à peine es
Qu'un siecle ait pu fournir un exemple
Vêtu comme il étoit, je te puis assur
Qu'un esclave en plein jour n'eût osé
Occupé de son bien, & sourd à la n
Pour l'augmenter mettant son ame à
Jusqu'à son dernier jour à lui-même
De crainte d'en manquer se refusant
... courageuse Aff

D'un abîme forti, tu cours sans t'arrêter
Dans un gouffre profond où tu vas te jetter ;
De ton raisonnement j'admire le caprice.
Quoi ! tu veux repousser un vice par un vice !
Ne sais-tu pas qu'en l'une & l'autre extrêmité,
Le mensonge & l'erreur ont toujours habité ?
La nature a ses loix & ses bornes prescrites.
Le juste ne doit point enfreindre ses limites.
Cours & passe au-de-là, tes soins sont superflus ;
Le vertueux, le vrai ne s'y rencontrent plus.
Faut-il donc ; je reprends ma premiere pensée,
Que par-tout à nos yeux l'équité soit blessée ?
L'Avare de son sort se plaint à chaque instant,
Le plus sage de nous n'en fait-il pas autant ?
Ce que nous possédons est vil & méprisable ;
Ailleurs, tout nous paroît d'un prix inestimable.
Le troupeau d'un voisin est plus gras que le tien ;
Il n'est plus à tes yeux de bonheur que le sien.
L'aveugle ambition nous aveugle, nous tue.
Ah ! plus loin qu'il ne faut, ne porte point ta vue ;
Vois au-dessous de toi cent mille malheureux,
Qui, pour te ressembler, font sans cesse des vœux.
Le Ciel seconde-t-il ton dessein téméraire,
Demain autre souhait, autre demande à faire ;
Qu'un plus riche que toi se montre en ton chemin,
De tes empressemens on ne voit plus la fin :
Tel cet autre paroît, quand à perte d'haleine,

AUTRES POESIES.

OUHAITS AMOUREUX.

DANS une douce ſolitude,
Je paſſois de tranquilles jours,
Et loin du tumulte des Cours,
De la vertu je faiſois mon étude,
Ion cœur ne pouſſoit plus d'inutiles ſoupirs;
outes les paſſions me ſembloient mépriſables,
u-deſſus de mes ſens j'élevois mes deſirs,
aſpirois à des biens ſolides & durables.
'Amour a renverſé de ſi juſtes projets,
ux attraits de Philis toute ma vertu cede.
J'appelle en vain la raiſon à mon aide,

:roé de mille & mille traits
qui me dévore,
l'injuftes mépris.
ıx irritent mes efprits;
ne tourmenter encore.
l'éclat des grandeurs,
que maintenant j'admire,
quoi fans ceffe je foupire,
brillans & de fauffes lueurs.
genoux la Fortune,
urs devant mes yeux,
je l'importune.
ır mon cœur ambitieux
ır que je vous ai connue,
ne fauroient fe borner;
ut ce qui s'offre à ma vüe,
que pour vous le donner.

CHANSON.

Bergers, reprenez vos houlettes,
Songez à vos troupeaux,
Laissez-là vos musettes,
Quittez vos chalumeaux.
Ne chantez plus mes tendres chansonnettes,
Elles n'ont pour moi nul appas;
Celle pour qui je les ai faites,
Ne les écoute pas.

AUTRE CHANSON.

Ah, que ne vous ai-je offensée!
ne n'ai-je mérité votre injuste courroux!
spoir de mon pardon, pleurant à vos genoux,
Calmeroit mon ame insensée.
Mais, quand je vois que mon ardeur
fforce à vous prouver mon amour, ma constance;
quoi puis-je imputer, qu'à votre indifférence,
Vos mépris & votre froideur?

AUTRE CH

CRAIGNEZ-vous les frimats, les ven
Petits oiseaux, l'hiver détruit-il vos an
Je n'entends plus vos doux ran
N'aimez-vous que dans les beau
Pour moi, qu'il grêle, ou qu'il vente
Que la terre à mes yeux n'offre que d
A mon destin je m'abandonne
J'aime & chante Silvie en toutes les sa

AUTRE CHA

SI je n'ai pu vous faire enten
Comment je voulois être aim

ADIEU.

TU vas partir, mon aimable Silvie,
Avec le cœur de ton Amant:
:é, quoi! se pourra-t-il qu'en ce triste moment
u ne songeras point à me sauver la vie?
our me la conserver l'Amour n'a qu'un moyen,
'est de mettre ton cœur à la place du mien.

Qui m'écrivoit que c'étoit av
que je respirois.

SI c'est votre cœur qui m'ani
Donnez-lui toute votre estime
Il n'est occupé que de vous.
Le mien ne me sert pas de mên
Et contre lui je suis tellement en cou
D'avoir si peu de soin de celui qui vo
Que loin de le redemander,
Je jure qu'à jamais vous pouvez le ga
Que vous ne devez point songer à m
Ce cœur que je ne puis & ne veux plu

A MADAME ***.

QUE cet air noble est dangereux!
Mon cœur depuis long-tems seroit votre conquête,
S'il eut osé vous déclarer ses feux:
Votre beauté l'attire, & le respect l'arrête.

MADRIGAL.

N'OPPOSONS désormais à nos fiers ennemis
Que deux cœurs tendres & fidelles:
Nous les verrons bientôt ou vaincus ou soumis,
Admirer à l'envi nos ardeurs mutuelles,
Et contraints d'avouer, lassés de nous trahir,
Que nous aimons bien mieux qu'ils ne savent haïr.

CHANSON.

CHARMANS rossignols, taisez-vous,
Je suis seul avec ma Bergere.
Je crains les curieux autant que les jaloux;
Vos chants si tendres & doux
Pourroient les attirer dans ce bois solitaire.
Charmans rossignols, taisez-vous,
Je suis seul avec ma Bergere.

SILVIE.

FIEZ-VOUS, mon aimable Silvie,
ıt toujours prêt à lire dans vos yeux ;
ire celui qui borne son envie,
ıujours celui qui sait aimer le mieux.
i qui, rempli de l'objet qu'il adore,
u'à l'ardeur dont il se sent brûler,
consumé du feu qui le dévore,
ısque jamais la force de parler,
: que languir, soupirer ou se taire,
les sermens qui n'ose s'assurer,
e les jours que l'autre a pour lui plaire,
ıs souvent à se désespérer :
celui, mon aimable Silvie,
: votre cœur doit préférer :
ui qui dans toute sa vie
de moment que pour vous adorer.

LETTRE.

Seul dans ma chambre retiré,
L'ame pleine d'amour & de mélancolie,
Le cœur vivement pénétré,
Je vais entretenir mon aimable Silvie.
Je vais entretenir mon aimable Silvie.
Muses, ne tardez point, secondez mes efforts
Ne m'offrez rien qui ne soit digne d'elle ;
A mes accens prêtez vos plus tendres accords
Je vous attends, Troupe immortelle ;
De grace, accordez-moi ces tons pleins de
Que jadis vous daigniez inspirer à Catule ;
Ne me refusez pas cette insigne faveur,
Je la demande au nom du beau feu qui m
Comme lui ne pourrai-je un jour
Faire chanter du couchant à l'aurore
... mon amour,

Elle s'émeut au nom de ma ...
Elle semble répondre à mes tendres soupirs ,
Elle ouvre enfin sa bouche si charmante ,
Pour me parler au nom de ses savantes Sœurs
Et par sa voix délicate & touchante ,
Elle veut , mais envain , appaiser mes douleur[s]
Tes vœux sont exaucés , dit-elle ,
Mais , ne prétends pas qu'aujourd'hu[i]
Tu chanteras Silvie adorable , fidelle ,
Ne songe maintenant qu'à charmer son enn[ui]
Tes yeux incessamment sont baignés de tes l[armes]
Quand Silvie elle-même aura séché tes pleu[rs]
Alors , pour étaler son esprit & ses charme[s]
Tu ne manqueras pas des plus vives coul[eurs]
Dans ce jardin superbe où l'Amour seul t[...]
Je viens t'offrir un rendez-vous ;
Là , nous n'épargnerons ni le tems ni la p[...]
Pour un si beau sujet & si digne de nous

CHANSON.

LETTRE.

AH, si vous ignorez, mon aimable Silvie,
L'amour, le tendre amour que je ressens pour v
Du plus affreux destin je méprise les coups,
Si de ce tendre amour vous doutez un mom
Et je ne prendrai plus aucun soin de ma vie
Si vous croyez encor qu'un si beau feu s'alter
Si vous le soupçonnez du moindre changem
Je ne dois plus songer qu'à mourir ou me
Hélas! que vois-je en moi qui vous puisse
Quand vous soupçonnez ma ten
Quand mes pleurs, mes soupirs, ma pro
Ne retrouvent plus l'art de se faire écou
Mes yeux n'ont plus pour vous que de l
Ciel! un pareil outrage a-t-il pu voir l
... maux soufferts quelle est
... vous

Et je ne craindrai plus de perdre votre cœur,
Lorsque je n'aurai plus la funeste douleur
De vous voir ignorer à quel point je vous aime.
Rien ne pourra vous ébranler,
Quand vous saurez le prix du cœur que je vous donne;
Un Rival à vos pieds, orné d'une Couronne,
N'auroit pas le pouvoir de me faire trembler.
Dépouillé des attraits d'une aimable jeunesse,
Les rides de mon front ne pourront m'allarmer,
Malgré mes cheveux gris je prétends vous charmer;
Je serai trop payé de ma seule tendresse.
Sous des arbres touffus, de tous les tems plantés
Pour braver du Soleil l'affreuse violence,
Je suis venu chercher de l'ombre & du silence,
Pour écrire ces vers que l'Amour a dictés.

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEAN

Pour le prier de ne point retrancher cinquieme la Pension de cinq cens que le feu Roi m'avoit accordée.

LETTRE.

GRAND Prince, aussi juste qu'ai
Me sera-t-il permis de vous représenter
L'état funeste & déplorable
Où cent écus de moins me vont précipiter

Pour acheter quelque bon Livre.
Voyez à quel chagrin me livre
Le plus petit retranchement.
Ne point manger, vivre sans logement,
Sans Livre ou sans habit, cela n'est pas possible ;
Et ce seroit, grand Prince, une chose terrible
Que moi, qui n'eut jamais de plus pressant desir
Que celui de vous plaire & de vous obéir,
Je manquasse aujourd'hui des choses nécessaires ;
Cent écus retranchés dérangent mes affaires.
Et qu'il ne lise point, dira quelque butord ;
Si je ne lis point, je suis mort.

fardeau, m'a-t-il dit, eſt trop péſant pour toi.
Malgré ce Dieu qui m'épouvante,
Je fais des efforts ſuperflus;
Mais, pluſque moi, timide, obéiſſante,
Muſe m'abandonne, & ne m'écoute plus:
Je l'importune, je la preſſe,
Elle n'oſe me ſecourir.
Au lieu de vers, grande Princeſſe,
Que pourrai-je donc vous offrir?
ıs un illuſtre rang ſi le ſort m'eût fait naître,
Si le Ciel m'eût rendu le Maître
ces riches climats qui produiſent encor
perles, les rubis, les diamans & l'or,
Tout ce que l'Inde a de plus rare,
Je l'étallerois à vos yeux,
erois aujourd'hui l'ornement de ces lieux,
Des beautés dont elle ſe pare.
chefs-d'œuvres des Grecs, ou de marbre ou d'airain,
Héros ou Dieux, au gré de leur caprice,
ıt ils éterniſoient les vertus & les vices,
Par le ſecours d'une ſavante main,
Vos veſtibules, vos portiques,
Vos cours, vos ſalons, vos jardins,
Seroient ornés de ces antiques
Qui bravent encor les deſtins.
ſ, où m'emporte un tranſport téméraire?
L'abondance eſt dans ce Palais;

LETTRE

A S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la commiſſion qu'elle me fit l'honneur de me donner, de lui chercher un Corneille, *un* Moliere *& un* Racine, *de la meilleure Edition.*

Pour m'acquitter de ma commiſſion,
Princeſſe, en vain, j'ai fait une fidelle enquête,
D'un Corneille correct, & dont l'impreſſion
N'offre rien à l'œil qui l'arrête.
J'avois fait choix d'un Relieur,
Dubois m'avoit promis merveille;
Ainſi, je me flattois d'avoir bientôt l'honneur

on, sans quelque plaisir de voir qu'en l'autre monde
Bien mieux qu'ici les rangs étoient gardés.
orneille le premier a rompu le silence;
: de ce même ton & de la même voix,
ont il faisoit parler les Romains autrefois,
onne-moi, m'a-t il dit, un moment d'audience.
e tarde point, va, cours présenter de ma part
A cette éloquente Princesse,
ui découvre si bien les secrets de mon art,
ses Œuvres de nouveau remises sous la Presse.
Moliere d'un air gracieux,
Et moitié vers & moitié prose,
M'a fait entendre de son mieux
Qu'il souhaitoit la même chose.
acine s'exhalant en termes superflus,
A pris son style pathétique;
Et déployé toute sa réthorique,
Pour me prier.... N'en parlons plus,
Voici leurs Œuvres que j'apporte,
Corrigés de la bonne sorte;
Je ne prétends avec eux disputer,
Que la gloire & l'honneur de vous les réciter.

Si vous trouvez mes vers mauvais,
Ouvrez, Princesse, ouvrez ces livres admirables;
Vous en verrez d'incomparables,
Et qui vivront bien plus que ceux qui les ont faits.

LETTRE

A MONSIEUR

DE L. C.

Qui me sollicitoit de venir à la Cou
faire voir que je n'avois pas perd
comme de certaines gens le dis
montrer en même tems que je
attaqué d'une maladie fâcheus
d'autres le prétendoient.

...que je fais

Si je ne fuis sur toute chose
Et le grand monde, & la Cour?
Dans mon désert laisse-moi donc de grace,
J'ai résolu d'y terminer mon sort,
Ne faut-il pas mettre un espace
Entre la vie & la mort?
Que de jours ont suivi le jour qui m'a vu naître,
Tout passe, un instant voit l'autre s'évanouir;
Laisserai-je échapper un tems bien court peut-être,
Sans penser à celui qui m'en laisse jouir?
Mes cheveux gris, ma santé, tout me presse
De profiter d'un instant précieux,
Et le Livre de la Sagesse
M'ouvre à la fin & le cœur & les yeux.
Ce Livre, mon unique étude,
Ce Livre révéré des hommes tels que toi,
Me retient dans ma solitude,
Pour ne dépendre plus que du Ciel & de moi.
Dans cette innocente retraite,
Où sans trouble je vois naître & mourir le jour,
Penses-tu que je m'inquiete
De tout ce que de moi l'on publie à la Cour?
Je suis fou, disent-ils, à tant de complaisance
Ils attachent un digne prix;
Je n'ai pour toute récompense,
Que l'injure jointe au mépris.
Et cependant tu veux que dans ce lieu funeste,

REPONSE

A une Lettre écrite en vers par une Dame.

Ne vous informez point, Muse, dans quel langage
J'écris à la Beauté dont mon cœur est épris ;
De vos austeres loix je ne suis plus l'usage,
C'est à l'Amour que j'obéis.
Nommez-moi, j'y consens, insensé, téméraire ;
Menacez, étalez le péril à mes yeux,
Je ne crains point votre colere,
Je porte dans mon cœur le plus puissant des Dieux.
Il sait bien mieux que vous ce qu'il faut taire ou dire ;
Sous ce Maître on n'a plus la peine de rêver,
Je n'écris que ce qu'il m'inspire,
Ce Dieu prendra le soin de le faire approuver.
Je ne cherche plus la justesse,
L'ordre, l'élégance & le tour ;
Un style figuré le blesse,
Le plus simple est toujours le plus propre à l'Amour.
Rempli du feu qui me dévore,
Je pourrai désormais sans vous faire ma cour,

Il ne m'eſt pas permis de vous entretenir ;
Muſe, ſéparons-nous, il eſt tems de finir ;
L'inſtant preſſe, & l'Amour m'appelle.

Mortels, à qui l'on fait la cour,
Mon deſtin vous feroit envie,
Si j'avois le pouvoir de prolonger ce jour,
Juſqu'au terme fatal qui doit finir ma vie.

Philis, unique objet de mes tendres ſouhaits,
Ne tardez point, je pars, hâtez-vous de vous rendre
Dans ces lieux fortunés, où je vais vous attendre,
Pour vous y retrouver plus belle que jamais.
Mais, venez-y de grace ſans parure,
Les ornemens ſont faits pour de moindres appas,
L'art ne ſauroit en vous embellir la nature.
Partez, que l'Amour vole & conduiſe vos pas.

: Sacrifice eſt prêt, la victime eſt ornée,
Elle n'attend plus que la mort.
ı vain elle eſt aimable, elle eſt jeune, elle eſt belle,
:hille même en vain ſe déclare pour elle,
faut pour la ſauver un ſecours plus puiſſant.
ı, s'il ne faut qu'un Dieu dans ce danger preſſant,
Iphigénie, allez à ma Princeſſe;
Et peut-être qu'à votre tour
Vous trouverez en elle une Déeſſe,
Qui vous conſervera le jour.

Sans respecter enfin le nom que vous portez,
J'ai pris pour me venger la plume pour écrire.
Mais jamais rien, il le faut avouer,
Ne m'a paru si difficile;
Je n'ai pu faire un vers : j'en aurois trouvé mille
S'il n'eût fallu que vous louer.

CHANSON.

JE suis aimé de celle à qui j'ai voulu plaire,
Jamais le Ciel ne fit un plus heureux Amant,
Vous n'avez plus, grands Dieux, qu'une grace à me faire.
Si son cœur quelque jour devenoit inconstant,
Si sous les loix d'un autre il faut qu'elle se range,
Faites-moi mourir un moment
Avant qu'elle change.

Fin du troisieme & dernier Tome.

dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le Contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits, qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le deuxieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-huit, & de notre Regne le quarante-troisieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

du 28 Février 1723. *A Paris*, le

P. G. LEMERCI



